N° 224 1er Mai 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le corps dans la gloire

La gloire du corps des élus n'est que l'extension, le rejaillissement de la gloire de l'âme; elle en partage le caractère surnaturel et mystérieux. Les conditions de la vie corporelle des damnés sont le même mystère, en privation et en creux. Nous l'avons pressenti en montrant que les raisons d'être décisives de la résurrection se puisent dans le mystère de l'Incarnation et du Corps mystique[1]. Notre vivante unité avec le Dieu-Homme ne demande pas seulement qu'il nous ressuscite, mais qu'il transfigure et glorifie nos corps pour qu'ils n'empêchent pas, mais servent la gloire de l'âme. La glorification du corps doit triompher en lui de toute sujétion de droit aux atteintes de la mort, de sa fragilité et corruptibilité naturelles. Elle seule donne au corps de ne pouvoir plus être séparé de l'âme, à l'élu de ne pouvoir plus mourir. Sans elle, le corps ressuscité resterait de soi soumis à la maladie et à la mort ou n'en

1. *La Vie Spirituelle*, novembre 1937, Supplément, pp. [81]-[86].

serait préservé que comme Adam dans l'état d'innocence, par une protection spéciale de Dieu et par l'absorption de quelque aliment ou breuvage qui refît perpétuellement ses forces. La vie nouvelle serait toujours précaire, fragile. Sa durée sans fin, pour assurée qu'elle fût, resterait étrangère à la constitution du corps ressuscité. Quelque chose manquerait à l'ordre où Dieu établirait ses saints. Le corps de l'élu doit être surnaturellement immortel, comme l'esprit et l'âme le sont par nature. Davantage : par l'intermédiaire de l'âme glorifiée, le corps devient participant de l'éternité de Dieu. Il est, non seulement soustrait, comme l'âme séparée et l'ange le sont par nature, à la fugacité du temps, mais encore supérieur à la mutabilité propre à l'esprit créé. Il est mis en possession d'un état d'immortalité et d'invariabilité, apanage de Dieu seul.

Ces vues, que nous empruntons à Matthias-Joseph Scheeben[2], demandent à être expliquées. Nous l'essaierons, en cherchant dans les récits évangéliques de la transfiguration du Sauveur, encore passible et mortel; dans les apparitions et l'ascension du Sauveur ressuscité; dans l'opposition établie par saint Paul entre les « semailles » du « corps animal » dans la corruption, la honte, l'impuissance, et « la levée », à la résurrection de vie, « du corps spirituel » dans l'incorruptibilité, la gloire, la puissance[3], les sources de l'enseignement théologique commun sur les propriétés des corps glorieux : l'impassibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté.

2. *Mysterien des Christentums*, édition de Mayence 1931, pp. 636-637.

3. I Cor., xv, 42.

Indications scripturaires sur les conditions de vie des corps glorieux

1. *La Transfiguration*

Un peu après le milieu de sa vie publique, Jésus, en qui Pierre, à Césarée, avait reconnu le Christ, fils du Dieu vivant[4], qui avait annoncé pour la première fois en termes formels sa passion douloureuse et sa résurrection[5], précisé les conditions de la marche à sa suite[6], terminait son discours par ces mots : « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles devant cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira de lui lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges[7]... En vérité, je vous le dis, il y en a parmi les personnes ici présentes qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venu en puissance[8]. » Il annonçait, disent les commentateurs de l'Évangile, non pas sa dernière venue glorieuse, mais la manifestation qui allait bientôt se produire, sous les yeux des trois apôtres privilégiés, et présager, avant la passion et la mort sur la croix, la gloire de la résurrection.

En effet, six jours après ces discours, comme le notent avec précision Marc et Matthieu[9], Jésus, qui avait l'habitude de ces sortes de retraites, prit avec lui Pierre,

4. Marc, VIII, 27-30; Matth., XVI, 13; Luc, IX, 18-20.
5. Marc, VIII, 31-33; Matth., XVI, 21-23; Luc, IX, 22.
6. Marc, VIII, 34-36; Matth., XVI, 24-26; Luc, IX, 23-25.
7. Marc, VIII, 38; cf. Matth., XVI, 27; Luc, IX, 26.
8. Marc, IX, 1; cf. Matth., VIII, 28; Luc, IX, 27.
9. Marc, IX, 2; Matth., XVII, 1. Luc dit : « Environ huit jours » (IX, 28).

Jacques et Jean — les futurs témoins de son agonie au jardin de Gethsémani — et il monta avec eux à une haute montagne pour prier, seuls, à l'écart. Quelle montagne? Certains ont pensé à quelque sommet de l'Hermon, d'où l'on découvrait à la fois le monde païen et le monde juif, mais une tradition, depuis quinze siècles unanime, désigne le Thabor, qui domine la plaine d'Esdrelon et d'où l'on voit la Galilée, du lac à la mer.

« Pendant qu'il priait, dit saint Luc, il fut transfiguré en leur présence. L'aspect de son visage devint autre (« Il brilla comme le soleil », dit saint Matthieu) et son vêtement d'une blancheur éclatante. » « Ses vêtements devinrent éclatants, si blancs qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte » (Marc), « blancs comme la lumière » (Matthieu). Et voici que deux personnages s'entretenaient avec lui, lesquels étaient Moïse et Élie qui, apparus avec gloire, parlaient avec lui de sa mort qu'il avait à subir à Jérusalem... »

« Or, Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil, mais s'étant réveillés, ils virent sa gloire et les deux personnages qui se tenaient avec lui. » Pierre, toujours serviable et empressé, proposa de dresser trois tentes pour Jésus et les deux Prophètes. Car « il ne savait que dire » (Luc), « il ne savait pas ce qu'il disait » (Marc), tant ils étaient tous les trois effrayés.

Pierre parlait encore qu'une nuée survint et les couvrit. L'effroi des disciples redoubla. Soudain, Jésus se trouva seul.

Tels sont les faits, d'après les trois évangiles synoptiques [10].

10. Cf. Lavergne, *Synopse des quatre Évangiles*, n. 125; Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, n. 125; J. Lebreton, *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ...*, pp. 436-444. — Pour l'interprétation théologique, voir saint Thomas, *Sum. theol.*, III^a, q. 45.

La raison s'en dégage aisément. Jésus avait annoncé sa Passion et sa mort, condition de sa résurrection, de sa glorification et de notre salut. Il avait proclamé la nécessité, pour ses disciples, de se renoncer et de porter sa croix. Il était bon qu'avant les obscurités, les ténèbres, les ignominies de la passion, il montrât la clarté de la gloire qu'il obtiendrait et communiquerait aux siens. Ce souvenir lumineux, obnubilé chez les témoins eux-mêmes à l'heure de la passion, mais consigné dans l'Évangile de Jésus, Fils de Dieu, serait à l'avenir, dans l'épreuve et le martyre, un gage aux chrétiens. Jésus fit donc ce miracle d'interrompre — cette seule fois, et pour un court moment — le miracle permanent qui empêchait la gloire de son âme de rayonner jusqu'à son corps pour le soustraire aux conditions communes de la vie humaine, à la souffrance et à la mort. Il laissa cette gloire illuminer son visage et ses vêtements même.

La transfiguration, explique le P. Lagrange, apparaît comme l'antistrophe et l'antithèse de l'agonie de Gethsémani. Aussi a-t-elle les mêmes témoins. Avec Jésus transfiguré, Moïse et Élie, les deux plus grandes figures du Judaïsme, s'entretiennent de la passion prochaine par où Jésus Rédempteur entrera dans sa gloire. Ils rendent ainsi hommage par avance à cette passion qui devait tant scandaliser les Juifs. D'après les Pères, que résume saint Thomas, la clarté du corps annonce la future clarté du corps glorieux. La clarté du vêtement présage la future clarté des saints, qui sera surpassée par la clarté du Christ, comme la candeur de la neige est dépassée par l'éclat du soleil. Les justes et les saints sont le vêtement et la parure du Christ. La nuée est le symbole de la gloire de l'esprit ou l'image de la puissance du Père par laquelle les saints seront mis à couvert dans la gloire à venir. Elle représente aussi la

clarté du monde renouvelé, annonce la transfiguration de la terre et des cieux, habitacle des saints.

La voix du Père se fait entendre. Et la gloire de Jésus se voile. En descendant de la montagne, il défend à ses compagnons de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, « si ce n'est quand le Fils de l'homme sera ressuscité des morts ». Et ils gardèrent la recommandation, se demandant entre eux ce que signifiait « quand il serait ressuscité des morts ». Jésus lui-même mettait donc expressément le mystère de sa transfiguration en rapport avec celui de la résurrection qu'il annonçait et dont il laissait paraître, furtivement, la gloire. Cette lumière, cette clarté, trouveraient leur explication après les heures sombres et les souffrances inouïes de la passion dans la joie de Pâques. D'ici là, qui pourrait comprendre ?

Apparitions de Jésus ressuscité

Quand Jésus eut rendu l'esprit [11], son côté fut ouvert par la lance du soldat [12]. Son corps fut descendu de la croix, enveloppé dans un linceul, mis au sépulcre, la pierre fut roulée [13]. Avant l'aurore de Pâques, l'âme du Sauveur, qui avait visité les limbes où les patriarches et les justes attendaient sa venue, vivifia à nouveau son corps. Jésus, vainqueur de la mort, sortit du tombeau, y laissant le linceul et le suaire. Les gardes furent renversés; revenus à eux, ils s'enfuirent, épouvantés.

Les saintes femmes vinrent au sépulcre et virent la pierre roulée sur le côté [14]. Des anges leur apparurent

11. Marc, xv, 37; Matth., xxvii, 50; Luc, xxiii, 46; Jean, xix, 30.
12. Jean, xix, 34.
13. Marc, xv, 46; Matth., xxvii, 59; Luc, xxiii, 53; Jean, xix, 40-41.
14. Marc, xvi, 1-4; Matth., xxviii, 1-4; Luc, xxiv, 1-2; Jean, xx, 1.

et leur annoncèrent la résurrection de Jésus[15]. Jésus lui-même, après les anges, apparut à Madeleine en pleurs. Elle ne le reconnut pas d'abord. Il l'appela : « Myriam. » Elle reconnut la voix familière : « Rabboni![16] » Il l'envoya prévenir les disciples, qui ne crurent pas[17]. Le même jour, Jésus, subitement, se joignit, sur la route d'Emmaüs, à deux disciples que sa mort avait découragés. Il leur expliqua les Écritures : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'ainsi il entrât dans sa gloire? » Les deux disciples l'invitèrent à entrer avec eux. Ils le reconnurent à la fraction du pain. Alors ils s'expliquèrent l'ardeur qui brûlait leur cœur quand il leur parlait sur la route. Jésus disparut. Ils rentrèrent à Jérusalem pour dire aux Douze qu'ils avaient vu le Seigneur[18]. Comme ils parlaient, Jésus parut. Sans heurter aux portes, fermées par crainte des Juifs, il se trouva au milieu d'eux. Ils se troublèrent. Il les rassura : « Pourquoi êtes-vous troublés? Les esprits n'ont ni chair ni os comme vous voyez que j'ai... Paix à vous. » Il leur montra les cicatrices de ses pieds, de ses mains, de son côté, et mangea devant eux un peu de poisson grillé[19].

Huit jours plus tard, Jésus se montra de nouveau à ses apôtres. Thomas, absent lors de la première apparition, n'en avait pas cru le récit et déclarait qu'il ne croirait pas, s'il ne voyait et touchait lui-même les plaies. Jésus lui dit : « Donne ton doigt et vois mes mains. Donne la main et met-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais fidèle. » Thomas s'écria, dans

15. Marc, xvi, 5-7; Matth., xxviii, 5-7; Luc, xxiv, 3-7.
16. Jean, xx, 14-17.
17. Jean, xx, 18; Marc, xvi, 10.
18. Luc, xxiv, 13-25; Marc, xvi, 12-13.
19. Luc, xxiv, 36-41; Jean, xx, 19-21; cf. Marc, xvi, 14.

l'élan de sa foi : « Mon Seigneur et mon Dieu[20]. »

Les disciples, rentrés en Galilée, revinrent à leurs barques et à leurs filets. Un jour, Jésus parut au bord du lac où ils pêchaient. Ils ne savaient pas que c'était lui. Comme ils n'avaient pas de poisson, il leur dit de jeter le filet du côté droit. Ils le retirèrent, plein à se rompre. Jean reconnut Jésus. Pierre se jeta à l'eau pour le rejoindre plus vite, les autres s'approchèrent avec la barque. Un feu brûlait, du pain et du poisson cuisaient. Jésus les invita à déjeuner. Ils n'osaient pas l'interroger. Jésus, par trois fois, interrogea Pierre : « M'aimes-tu ? » Et il lui confia son troupeau, agneaux et brebis[21].

Jésus apparut encore d'autres fois, notamment sur une colline de Galilée, pour confirmer à ses apôtres la mission d'évangéliser et de baptiser tous les peuples[22]. Enfin, il leur apparut à Jérusalem, renouvela sa promesse d'envoyer le Saint-Esprit, les emmena jusque vers Béthanie et, sous leurs yeux, il s'éleva de terre[23]. Une nuée le déroba aux regards. Les Galiléens restaient là, les yeux fixés au ciel. Alors les anges de l'Ascension leur promirent que Jésus, qui venait de leur être ravi au ciel, reviendrait comme ils l'avaient vu y monter[24].

Avant de disserter, en prophète inspiré, sur les conditions de vie des corps glorieux, saint Paul invoque, en témoignage de notre résurrection future, la résurrection du Christ et les manifestations du Sauveur ressuscité. Il mentionne une apparition à plus de cinq cents frères, que l'Évangile ne raconte pas[25]. Lui-même, le dernier, bien après l'Ascension, sur la route de Damas,

20. Jean, xx, 24-29.
21. Jean, xxi, 1-23.
22. Matth., xxviii, 16-19; Marc, xvi, 15-17.
23. Marc, xvi, 19; Luc, xxiv, 50.
24. Act., i, 1-22.
25. I Cor., xv, 5-7.

a, dans une grande lumière, entendu et vu Jésus qu'il persécutait avec acharnement dans ses disciples, et l'a reconnu pour son Dieu [26].

Ces manifestations du Seigneur ressuscité [27] nous donnent de précieuses indications sur les conditions de la vie glorieuse. Qu'il entre au cénacle, portes closes, qu'il se montre subitement sur la route, au bord du lac, disparaisse aussi vite, se laisse voir et toucher, puisse n'être pas reconnu, bien qu'on le voie parfaitement, conserve en sa chair les traces des clous et de la lance, prenne part au repas des siens, tout cela pose des problèmes, mais nous renseigne aussi sur les attributs des corps glorieux [28].

« Là où la raison défaille, dit saint Augustin, commence à édifier la foi. A la masse du corps où habitait la divinité, les portes closes ne faisaient pas obstacle; il a pu entrer sans qu'elles fussent ouvertes, lui qui, en naissant, n'avait pas atteint la virginité de sa mère. » Le fait qu'on ne le reconnaît pas dès l'abord ou qu'on n'est pas ébloui par sa gloire, comme le furent les trois témoins de sa transfiguration, révèle un autre trait de la domination parfaite de l'esprit sur le corps ressuscité : l'élu peut tempérer l'éclat de son corps ou le laisser rayonner, se rendre invisible ou se laisser voir à son gré.

26. Act., IX, 1-7; cf. XXII, 6-10; XXVI, 12-18. Les trois récits des Actes disent que Saul et ses compagnons virent une grande lumière, mais que Saul fut seul à entendre la voix : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?... Je suis Jésus que tu persécutes... » Mais saint Paul écrit aux Corinthiens : « Et en tout dernier lieu comme à l'avorton, il a été vu même de moi » (I Cor., XV, 9).

27. Pour une vue d'ensemble, cf. LAGRANGE, *L'Évangile de Jésus-Christ*, nn. 306 ss.; J. LEBRETON, *La vie et l'enseignement...*, IIe P., ch. VIII, pp. 432-479.

28. Pour ce qui suit, cf. saint THOMAS, *Sum, theol.*, IIIa P., qq. 54 et 55.

Même non glorieux, un corps peut, par miracle, être soustrait à la vue. Et le Christ encore passible pouvait faire ce miracle par sa divinité. Mais il n'est pas besoin de miracle pour un corps glorifié. Il dépend de la volonté de l'âme qui l'anime qu'il soit vu ou non, vu avec sa gloire ou sans elle. Il n'a pas besoin de s'éloigner localement pour disparaître aux regards, mais il peut s'éloigner instantanément, en usant de la propriété que nous nommons l'agilité. Que Jésus, deux fois, demande à manger et partage le repas des disciples, c'est condescendance, pour prouver la réalité de son corps, ce n'est pas qu'il ait encore besoin de nourriture. Il use d'un pouvoir, il n'est pas contraint par une nécessité. « La terre altérée et le rayon brûlant du soleil absorbent de l'eau l'un et l'autre, mais la terre par besoin, le soleil par puissance. »

Jésus se fait toucher, pour prouver qu'il n'est pas un fantôme sans chair ni os, pour confondre par avance l'hérésie qui n'attribuera aux ressuscités qu'un corps inconsistant, impalpable, subtil comme l'air et le vent. Il montre les cicatrices de ses plaies, pour témoigner de l'identité de son corps recouvré avec celui qui souffrit et fut mis au tombeau, parce qu'il garde à jamais dans la gloire ces signes de son martyre, qu'au jour du jugement verront ensemble de leurs yeux, pour leur joie ou leur honte, tous les élus et tous les réprouvés; peut-être aussi pour faire entendre que ses martyrs porteront éternellement la trace resplendissante des blessures mortelles reçues pour son amour. Ces cicatrices ne sont pas marques de laideur, mais stigmates de gloire. La beauté qu'elles donnent au corps est moins la sienne propre que celle de la vertu héroïque et de l'amour qu'on ne saurait dépasser.

II

Propriétés des corps glorieux

A partir de ces données, des explications qu'elles ont suggérées aux Pères et dont nous venons de donner un aperçu d'après saint Thomas qui les résume, à partir surtout des textes de saint Paul dans la première épître aux Corinthiens, les théologiens ont élaboré la doctrine des propriétés des corps glorieux. Elles sont, dit J. Scheeben, comme les joyaux de la dot [29], la corbeille de fiançailles que Dieu le Père donne au corps ressuscité pour son mariage indissoluble avec l'âme immortelle glorifiée.

L'impassibilité

La première est désignée par le terme d'impassibilité [30]. On en voit l'annonce dans la parole de l'Apôtre : « Les semailles se font dans la corruption, la levée dans l'incorruptibilité. »

Tous les ressuscités seront immortels. Tous les corps humains, après la résurrection, seront incorruptibles, sans aucun principe intérieur de dissolution, nulle cause extérieure ne pourra mordre sur eux pour les désagréger, porter atteinte à leur intégrité. Mais les corps des élus, les corps glorieux et eux seuls, seront impassibles. Rien de ce qui fait souffrir l'homme dans ses membres et organes n'aura prise sur eux. Les servitudes innombrables de la mortalité, de la corruptibilité, de la fra-

29. Saint Thomas et communément les théologiens médiévaux désignent par *dot* (cf. *Sum. theol.*, Suppl., q. 94, *de dotibus beatorum*) l'épanouissement des trois vertus théologales (dont la charité seule subsiste) en *vision*, *fruition* et *délectation*.

30. Cf. saint Thomas. *Sum. theol.*, Suppl., q. 83.

gilité, le besoin de sommeil, de nourriture, de vêtement, d'habitation, les maladies, les douleurs, les mutilations, les lésions, la fatigue, l'usure, l'affaiblissement progressif de l'organisme, la déchéance de l'âge, les accidents, rien de tout cela ne menacera les bienheureux dans leur vie physique. « Dieu, dit saint Augustin, fait l'âme si puissante que, de sa béatitude parfaite, rejaillit sur le corps de l'élu la plénitude de la santé et de la vigueur, le préservant de toute corruption. » « Celui qui est assis sur le trône étendra sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif et jamais ne tombera sur eux le soleil ni aucune ardeur brûlante, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur berger et les guidera vers les sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux[31]. » Quel contraste entre la vie du ciel immortelle, sans besoins ni souffrance, et la vie actuelle, où une si grande partie des efforts de l'homme est employée à pourvoir à ses besoins toujours renaissants, à se défendre contre le danger, la souffrance et la mort! Quel contraste, de ce seul chef, entre la société des saints au ciel et les sociétés humaines de la terre! Nécessaires parce que l'homme isolé est incapable de pourvoir à ses besoins, les sociétés de la terre sont elles-mêmes indigentes et besogneuses, divisées, déchirées par les conflits et la guerre, parce que les hommes, qui ne peuvent rien les uns sans les autres, n'arrivent pas, impuissance ou égoïsme, à aménager la planète, pourtant fertile et prodigue, de manière à assurer à tous une existence vraiment humaine, dans la justice et l'amitié. Quel contraste entre la Jérusalem céleste où vivront les élus et la terre où peinent et gémissent les hommes en conflit avec les hommes!

31. Apoc., VII, 16-17.

La raison de l'impassibilité est le parfait domaine de l'âme glorifiée sur son corps. Les élus seront donc d'autant plus impassibles qu'étant plus saints, ils auront en partage une béatitude plus parfaite et verront mieux Dieu. Mais le plus humble élu sera parfaitement à l'abri de tout péril et de toute douleur, à jamais. En ce sens, l'impassibilité est égale chez tous, du plus grand saint au plus petit.

Impassibilité n'est pas inaction. Les sens auront un pouvoir amplifié, affiné, dans un monde renouvelé, où les objets sensibles participeront eux-mêmes — on l'expliquera en traitant des cieux nouveaux et de la terre nouvelle — à la glorification de la créature. Saint Thomas d'Aquin pense que les opérations des sens s'exerceront dans d'autres conditions qu'actuellement, sans modification organique, uniquement par cette modification « spirituelle » par laquelle « le sens devient le sensible en acte ». Tous les sens auront-ils un objet? Certaines opérations et délectations n'ont plus cours dans la Patrie. Le Seigneur l'a expressément déclaré et en a donné la raison : « Ils seront comme les anges de Dieu ! » Mais pourquoi toutes les opérations des sens feraient-elles défaut? La mortification, nécessaire à l'homme pécheur, n'a plus de raison d'être chez l'élu, dont rien ne peut attiédir et encore moins compromettre l'amour pour Dieu qu'il voit face à face. Tout porte à croire que, sans nul préjudice pour la vie supérieure de l'esprit, les facultés sensibles ne resteront pas inactives. Les élus éprouveront dans leur corps le bien-être parfait d'un organisme éternellement jeune et sans défaut. La vue, l'ouïe, l'odorat lui-même s'exerceront sur des objets plus beaux et charmants qu'ici-bas. Des saints l'ont pensé et disent en avoir reçu la révélation.

« L'œil de votre corps se délectera en l'humanité du

Verbe mon Fils unique », fut-il dit à sainte Catherine de Sienne. « De nos yeux de chair, écrit Ruysbroeck, nous contemplerons Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa glorieuse Mère avec tous les saints, dans la splendeur corporelle, tandis que, de nos yeux intérieurs, nous fixerons le miroir de la Sagesse. L'oreille extérieure percevra les mélodies célestes et les chants suaves des anges et des saints... » Les plus graves théologiens, à l'occasion de textes comme celui-ci : *Exultationes Dei in gutture eorum...* disent, à la suite de saint Augustin, que les cœurs et les langues ne cesseront pas de louer Dieu : « *Corda et linguae non desinent laudare Deum.* » Saint Thomas ne dédaigne pas d'expliquer la manière dont se produiront ces mélodies célestes. Peu importe que l'explication se réfère à une acoustique périmée. La chose à expliquer reste hautement vraisemblable et la perspective, enchanteresse. Si la musique terrestre, si les chefs-d'œuvre des maîtres, interprétés par de vrais artistes qui, en les comprenant, les égalent, donnent aux auditeurs une joie esthétique confinant parfois à l'extase, que penser de la musique du paradis, des voix humaines glorifiées, devenues en toute rigueur « voix célestes »? Il n'est pas interdit de penser à une sorte de mystérieuse transposition dans le ciel des plus belles compositions du génie, sans oublier que les plus admirables instruments fabriqués de main d'homme, et l'orgue même qui les synthétise tous, n'ont que des ressources limitées, comparés à l'orgue immense de Dieu, la création entière; que les chœurs les plus puissants et les plus beaux ne sont qu'une pâle figure des chœurs innombrables, infiniment variés et riches, des saints, chantant éternellement sur des modes que nous ne soupçonnons pas, les miséricordes du Seigneur.

Saint Augustin, saint Thomas prévoient aussi une ac-

tivité de l'odorat. L'Église ne chante-t-elle pas que les corps des saints seront un parfum très suave ? Des théologiens considèrent volontiers les effluves merveilleux respirés ici-bas par les privilégiés des visites du ciel ou répandus après leur mort par la dépouille et les ossements des saints, comme la promesse et le gage de ces parfums du paradis.

La subtilité

Une autre propriété du corps glorieux est désignée par le terme *subtilité* [32]. D'origine sensible, comme tous les vocables humains, ce mot désigne l'aptitude à pénétrer à travers les obstacles ou entre les interstices des corps. On l'applique volontiers par métaphore à l'esprit, aux pensées, aux doctrines. Appliqué au corps glorieux, il désigne spécialement l'adaptation, l'assimilation à l'âme qui permet à saint Paul de l'appeler spirituel : « Les semailles sont du corps animal, la levée du corps spirituel. » Il ne veut pas dire que le corps devient esprit. Une telle notion contradictoire que n'évitent pas les pseudo-spiritualistes, le spiritisme et la théosophie, n'a rien de commun avec la doctrine de la résurrection. Paul ne veut pas dire non plus : corps aérien et impalpable. Selon saint Thomas, l'Apôtre désigne la subtilité dont nous parlons, où lui-même voit l'effet premier de la parfaite soumission du corps ressuscité à l'âme glorifiée, la participation du corps à l'être spécifique de l'âme. A cette propriété se rattache l'explication des faits rappelés ci-dessus, sortie du Christ du tombeau scellé, entrée au cénacle clos. Les théologiens se demandent si l'aptitude à pénétrer les corps solides, à triompher de leur résistance est due à un miracle de la Toute-Puissance, d'ailleurs

32. Saint Thomas, *Sum. theol.*, Suppl., q. 83.

toujours prête à le faire pour les élus, dès qu'il est nécessaire ou utile, ou si c'est une suite naturelle et permanente de la subtilité[*]. Quoi qu'il en soit, un Ruys-

[*] Scheeben, *Die mysterien des Christentums*, p. 659, compte seulement trois propriétés : la subtilité, l'incorruptibilité ou impassibilité, l'agilité. La subtilité est pour lui l'opposé de l'épaisseur (*Grassität*) ou corpulence, c'est-à-dire de cette propriété par laquelle les corps remplissent un espace dont ils excluent d'autres corps. Si cet attribut était complètement supprimé, le corps glorifié perdrait le pouvoir de remplir un espace et d'en exclure d'autres corps, il perdrait un pouvoir essentiel : au lieu d'être un corps spiritualisé, ce ne serait plus un corps du tout et on ne voit pas quel surcroît de béatitude en résulterait à l'âme. Ce qui doit disparaître comme imperfection réelle, c'est la dépendance du corps par rapport à l'espace, l'impossibilité naturelle d'occuper un espace déjà rempli par d'autres corps. Si, gardant le pouvoir de résister aux autres corps, il reçoit le pouvoir nouveau de n'être pas empêché par leur résistance, de les pénétrer, il acquiert, outre sa perfection naturelle, le mode d'existence de l'esprit, il participe à la finesse de l'esprit sans perdre sa propre nature. C'est en ce sens que les Pères parlent de la subtilité du corps glorifié du Christ, grâce à quoi il entre dans une salle, toutes issues closes, pour se faire toucher néanmoins l'instant d'après. Plusieurs d'entre eux désignent expressément cette propriété comme une suite de l'état de transfiguration glorieuse.

Saint Thomas ne croit pas devoir l'entendre ainsi : d'abord parce que l'indépendance du corps par rapport à l'espace lui semble si extraordinairement surnaturelle qu'il préfère l'expliquer par une intervention spéciale de Dieu chaque fois répétée plutôt que par une propriété inhérente au corps glorieux; ensuite parce qu'une telle propriété lui semble sans raison d'être; la distinction des corps selon leur situation dans l'espace fait partie de la beauté multiforme de l'univers. Le saint Docteur estime donc que la subtilité doit s'entendre tout simplement d'une certaine spiritualisation du corps, qu'il nomme assujettissement du corps à l'âme, *subjectio corporis sub anima*.

S'il fallait l'entendre de la sorte, on devrait renoncer à conserver la subtilité comme propriété distincte, elle apparaîtrait plutôt comme l'ensemble, le fondement ou le résultat des autres. Mais c'est un fait que l'idée de subtilité, telle qu'elle figure parmi les autres dots du corps glorieux, est déduite du comportement du corps glorifié du Christ. Il semble donc qu'il faille la conserver dans le sens expliqué. Les raisons de saint Thomas, graves et profondes, certes, ne sont peut-être pas absolument décisives. Si la Toute-Puissance divine peut faire qu'un corps en pénètre un autre, qu'il triomphe ainsi temporairement de la résistance des autres corps, pourquoi n'admettrait-

broeck peut dire, dans une langue exquise et naïve : « Notre corps sera si subtil qu'un mur épais de cent milles pourrait être traversé par lui comme le verre par un rayon de soleil [34].

Subtil, le corps est pourtant palpable, comme le prouve l'invitation de Jésus à Thomas incrédule, mais en telle sorte que l'élu puisse se soustraire, s'il veut, à l'effet naturel qui en résulte et n'opposer aucune résistance à la pression d'un corps non glorifié. Quelle différence entre le corps ainsi adapté à la vie de l'âme et notre corps actuel, lourd, épais, opaque, réfractaire à toute spiritualisation !

L'agilité

Si la subtilité représente comme la participation du corps à la nature de l'âme en tant que principe vivificateur, l'agilité est, selon saint Thomas [35], comme l'effet propre et formel de la soumission du corps à l'âme en tant que principe moteur.

L'agilité, au sens courant, désigne l'aptitude du corps et des membres à exécuter les mouvements que veut leur imprimer l'âme, la promptitude à se laisser mouvoir par la volonté. L'agilité possible ici-bas s'acquiert par l'exercice. La répétition des mêmes mouvements diminue peu à peu le labeur qu'ils requièrent;

on pas que Dieu, par un miracle permanent, donne à l'élu cette propriété, pour qu'il en use à son gré ? On ne peut dire que cela serait dépourvu de toute raison d'être. S'il est vrai qu'une pénétration permanente des corps détruirait l'ordre visible du ciel, il est de la perfection du corps que l'âme puisse le transporter à chaque instant en n'importe quel lieu, et si pour le libre usage d'un tel privilège le pouvoir de pénétrer tout corps se trouvant sur le chemin n'est pas absolument nécessaire, il est cependant utile et convenable. — Ainsi raisonne l'auteur des *Mysterien*.

34. Ruysbroeck, *La foi chrétienne*, dans *Œuvres de Ruysbroeck l'admirable*, traduction des Bénédictins d'Oosterhout, t. V, p. 252.

35. Saint Thomas, *Sum. theol.*, Suppl., q. 84.

l'entraînement fait des prodiges. Qu'on pense aux diverses virtuosités et endurances de l'artisan et de l'artiste, du sportif. Pour acquérir l'une ou l'autre forme d'agilité, beaucoup font de grands efforts, consentent des sacrifices, courent de graves dangers. La noblesse humaine de l'agilité acquise (souvent cherchée pour le profit) est de témoigner de l'intelligence et de la volonté, de la maîtrise de l'âme sur les membres et le corps, de permettre à l'homme, aidé d'instruments et de machines conçues par son génie et construites par son art, maniées par ses membres agiles et son corps assoupli, de prendre en quelque sorte possession de l'univers et de se mouvoir, avec une facilité sans cesse accrue, à des vitesses vertigineuses, sur la terre, sur l'eau et dans les airs. Mais sous toutes ses formes, l'agilité présente n'annonce encore que de fort loin l'agilité glorieuse. L'homme n'échappe pas un instant aux lois de la pesanteur, de la résistance des milieux, de l'usure organique, de la consommation de l'énergie. Tout ce qu'il obtient de son corps et de ses instruments ou machines est conforme à ces lois. Que le moindre accident survienne, il est broyé, écrasé, englouti. L'agilité glorieuse est l'affranchissement de tout ce qui empêche l'âme de se mouvoir à son gré, d'user de son corps comme d'un instrument toujours prêt, souple et docile. C'est une mobilité parfaite, donnant au corps d'obéir aux ordres de l'âme et de se transporter où elle veut, sinon d'une manière absolument instantanée, du moins avec une promptitude incommensurable aux vitesses mécaniques, et sans ombre de fatigue. « Un point assuré, dit saint Augustin, c'est que le corps sera incontinent où l'esprit voudra : *Ubi volet spiritus, protinus erit corpus.* » Le Christ ressuscité mit en œuvre ce pouvoir pour se manifester en divers lieux, pour

« monter au ciel »; il en usera au dernier jour quand il « viendra juger les vivants et les morts ». Après le jugement, les saints en useront à leur gré, dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle, pour voir de plus près la beauté variée des mondes, où ils seront partout chez eux, étant « fils de Dieu ». Leurs voyages dans l'univers n'interrompront pas un instant leur vision de l'essence divine ni leur amour béatifique, ils verront Dieu de la même manière, quelque spectacle qu'ils contemplent des yeux de leur corps ressuscité, car, dit admirablement saint Grégoire, c'est dans le sein de Dieu qu'ils courent et sont envoyés : « *intra Deum currunt atque mittuntur.* »

Si l'on a pu émettre l'idée que les philosophes, les théologiens, les savants goûteront une joie spéciale à voir enfin à découvert — soit par la connaissance du matin » (vision *in Verbo*), soit par la « connaissance du soir » (connaissance intuitive des créatures *extra Verbum*) — les vérités qu'ils étudient péniblement ici-bas, pourquoi les conquérants de l'air — ces « anges » qui volent dans le ciel sur des ailes d'acier — n'auraient-ils pas une joie particulière, secondaire, mais réelles, à exercer dans les cieux leur don d'agilité, à se transporter, non plus sur des machines à la fois puissantes et fragiles, mais par la force même de l'âme pleine de Dieu, conduisant son corps où elle veut?

La clarté

Saint Thomas mentionne en dernier lieu la clarté[36], participation du corps à la dot proprement surnaturelle de l'âme, à la gloire, au sens rigoureusement théologique du terme. Clarté signifie ici beauté et lumière. Dieu créa au commencement l'homme et la

36. Id., *Ibid.*, q. 85.

femme très beaux : l'homme, à l'image du Verbe, splendeur du Père; la femme, amour vivant de l'homme, à l'image du Saint-Esprit, grâce substantielle et amour subsistant du Père et du Fils. La laideur et la difformité ne sont entrées dans le monde humain qu'à la suite du péché, avec la corruption et les autres avant-coureurs de la mort. Elles n'en ont pas exilé toute beauté, non plus que la mort ne détruit d'emblée toute vie. Mais comme la mort menace sans cesse la vie et, à la fin, en triomphe inexorablement, la laideur et la difformité attaquent inlassablement la beauté et, avec le temps, en bien peu de temps, dérangent l'harmonie du corps et du visage humains. La mort bientôt consomme le désastre. L'homme sait bien qu'il sera vaincu, mais il ne renonce pas facilement à sa beauté, quoiqu'il fasse semblant de tenir surtout à sa force. La femme est plus ingénument passionnée, plus farouchement jalouse de sa beauté, comme son cœur est plus pris par l'amour. Dans sa joie d'être ou de se croire belle, dans ses efforts pour le demeurer, dans sa lutte incessante contre tout ce qui menace la régularité de ses traits, la grâce de son visage, l'éclat de son teint et de ses yeux, la ligne de son corps, dans ses recours à l'art — y compris, désormais, la chirurgie esthétique — pour se parer et se réparer, voyons un regret de la beauté du premier paradis, une aspiration à la beauté du second. C'est ce qui rend touchants tant d'efforts, et pitoyables tant d'échecs, et navrantes tant de déviations. Le pire désordre est ici de faire de la beauté du corps l'objet d'un culte idolâtrique, de lui sacrifier la vie même de l'âme. Sous la beauté des traits, qui en devient plus douloureusement décevante, se cache souvent la lèpre des plus horribles péchés, comme, à l'inverse, sous les haillons sordides d'un Benoît Labre,

dans un corps ruiné par la maladie, rongé par la lèpre, horrible à voir, peut se cacher une âme belle à ravir les anges. La « vallée des larmes » est la région de la dissemblance.

Le corps humain n'est pas lumineux de nature. Il n'est visible qu'éclairé du dehors. Il faut à la beauté le soleil ou les lustres. L'art, que la concupiscence enrôle trop souvent, excelle aux jeux de la lumière pour donner à la chair un éclat ensorcelant.

Cette beauté si convoitée, à laquelle tant de créatures humaines sacrifient la vie de leur âme, qu'on perd si vite et qu'on se console si difficilement d'avoir perdue, la gloire de la résurrection la promet aux élus. Dieu la donnera, avec d'autant plus de libéralité, de magnificence, que plus généreux auront été les renoncements nécessaires d'ici-bas. Il en est d'elle comme de la vie. Qui veut la sauver la perdra; qui la perd pour Dieu la sauvera. « Les semailles se font dans la honte sordide, la levée dans la gloire. »

La clarté de la résurrection est affranchissement de toute difformité et laideur, harmonie parfaite des lignes, rayonnement lumineux d'un corps qui « n'aura pas besoin de la lumière du soleil », éclat puissant et doux, splendeur éblouissante et reposante de la chair, fulguration du visage. Elle est tout cela, en harmonie et proportion avec la beauté de l'âme, la clarté de la vision de Dieu et l'intensité de l'amour béatifique. Le Ciel est la patrie de l'harmonie totale. Moïse, descendant du Sinaï, voilait son visage qui reflétait la gloire entrevue dans la théophanie. Le visage et le corps des élus refléteront à découvert la gloire du Seigneur inondant d'abord leur âme. « Au temps de leur récompense les justes brilleront », annonce la Sagesse. Et Daniel : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splen-

deur du firmament, et ceux qui en auront conduit beaucoup à la justice seront comme des étoiles, éternellement et toujours. » Et Jésus en saint Matthieu : « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Saint Paul enfin : « Le Seigneur Jésus-Christ transformera notre corps misérable en le rendant semblable à son corps glorieux. » C'est ce que faisait pressentir aux trois témoins privilégiés du mystère de la transfiguration, l'éclat du visage et la blancheur des vêtements du Seigneur; à Saul de Tarse, qui n'avait jusqu'alors vu briller que le visage d'Étienne lapidé, la lumière fulgurante de Jésus se montrant à lui sur la route de Damas et lui demandant compte de son acharnement contre les chrétiens. C'est ce qu'annoncent parfois les phénomènes de luminescence dont sont favorisés des saints.

La clarté permet de voir des yeux du corps la gloire de l'âme, un peu comme on voit la couleur d'un liquide à travers le cristal qui le contient. Le corps glorieux peut être vu par des yeux non glorifiés. Quand Jésus se transfigura par miracle, quand il apparut du ciel, ce n'est pas par miracle que les apôtres et Saul de Tarse le virent, que le persécuteur en fut aveuglé ; les yeux glorifiés ne seront pas offensés par l'éclat des corps glorifiés. Plus brillante que le soleil, leur clarté ne brûle pas, elle caresse. « *Non offendit, sed demulcet.* »

Clarté faite de beauté et de lumière, agilité, subtilité, impassibilité ne seront pas le partage des corps glorieux pour une durée limitée, mais leur dot éternelle.

D'ici à la résurrection, toute âme élue désire récupérer son corps et lui communiquer la part de béatitude dont il est susceptible. Elle le désire, mais dans une paix parfaite, sans nulle ardeur d'impatience, en pleine soumission à la sagesse et à la volonté du Père, qui

« détermine les temps et les moments ». « Les bienheureux, lisons-nous chez sainte Catherine de Sienne, désirent recevoir la dot de leur corps, mais ce désir ne les afflige pas, parce que, sans avoir leur corps, la béatitude ne leur fait pas défaut, et l'absence du corps ne leur cause pas de peine. Ne t'imagine pas que la béatitude du corps donne plus de bonheur à l'âme[37]. S'il en était ainsi, il s'ensuivrait que, tant qu'ils n'auraient pas le corps, ils n'auraient qu'une béatitude imparfaite, ce qui ne peut être, car en eux aucune perfection ne fait défaut. Car ce n'est pas le corps qui donne la béatitude à l'âme, mais l'âme donnera sa béatitude au corps, elle donnera de son abondance, revêtue au dernier jour du jugement du vêtement de sa propre chair qu'elle laissa. »

37. Saint Thomas apporte ici des nuances. Il se demande (Supplément, q. 93, a. 1) si la béatitude des saints sera plus grande, après le jugement et la résurrection, qu'auparavant, quand l'âme bienheureuse restait séparée de son corps. Il répond en substance : Leur béatitude sera plus grande en extension puisqu'elle s'étendra au corps et que l'âme aura à se réjouir, non seulement de la béatitude qu'elle goûtait déjà en elle-même, mais de cette extension de l'état bienheureux au corps recouvré. On peut même parler d'une augmentation d'intensité de la béatitude de l'âme. En tant que perfectible par elle, le corps ajoute à l'âme une perfection : celle de le vivifier et de le parfaire lui-même. L'âme est plus parfaite dans son état naturel, qui est d'être la partie formelle du composé humain. C'est parce que le corps corruptible fait obstacle à la possession de Dieu par l'âme (*corpus quod corrumpitur aggravat animam*) qu'elle trouve son bien à le quitter, mais, dans le corps glorieux, rien ne s'oppose à la pleine béatitude de l'âme, au contraire. L'âme est donc plus parfaite en lui que séparée. Sa nature même est dans un état plus parfait. Et donc aussi son opération. Et sa délectation est plus grande. Si la vision, la fruition, la dilection constituaient, depuis l'entrée dans la gloire, la dot d'or (*aurea*) de l'âme, son corps recouvré glorieux est le complément de cette dot : il mérite, en un sens, le nom d'auréole — indépendamment des trois auréoles ou joies spéciales que l'âme peut goûter, pour les œuvres excellentes de la virginité, du martyre et de la doctrine (cf. S. Thomas, q. 96 : *de aureolis*).

« Oh! quelles grandes délices ils auront à être avec le corps glorifié. N'ayant pas ce bien d'ici au jugement général, ils n'ont pas de peine, parce que la béatitude ne leur fait pas défaut, parce que l'âme est comblée en elle-même. A cette béatitude, elle aura part avec le corps [38]. »

*
* *

Cette doctrine porte avec soi la suprême justification de l'ascèse et de la mortification chrétienne. Pour le bien éternel du corps lui-même, qui est de participer à la béatitude et à la gloire de l'âme, il faut qu'il reste ici-bas le serviteur de l'âme, servante de Dieu, l'ami dévoué de l'âme, amie de Dieu, le temple honoré et respecté de l'âme, temple de Dieu. Il faut absolument l'empêcher de dominer l'âme, de lui dicter ses convoitises et de la perdre éternellement, en se perdant lui-même avec elle : S'il veut se rebeller, il faut le dompter : *Castigo corpus meum* [39]. S'il refuse la soumission, il faut le réduire. Si, pour le bien de l'âme, il faut le perdre, « ne craignez pas, dit Jésus, ceux qui tuent le corps, mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans la géhenne [40] ». Les paroles du Seigneur sur la vie qu'on perd à vouloir la sauver, qu'on trouvera quand on l'aura perdue à cause de lui [41], prennent tout leur sens. Et celles de saint Paul : « *Momentaneum et leve...* [42] »

Fribourg.

fr. M.-Benoît Lavaud, O. P.

38. *Libro della divina dottrina*, c. 41, p. 75.
39. I Cor., IX, 27.
40. Matth., X, 28.
41. Matth., X, 39; cf. Marc, VIII, 35; Luc, IX, 24.
42. II Cor., IV, 17.

La résurrection du Christ et l'espérance des chrétiens

Nous sommes allés chercher jusque dans la Passion de Notre-Seigneur les raisons de notre divine espérance[1]. Que chercherons-nous donc dans la merveilleuse Résurrection qui s'ensuivit?

Il va de soi que nous retrouvons dans cette Résurrection les mêmes raisons d'espérer que nous avons si fortement tirées de la Passion. Nous les retrouvons renforcées et amplifiées. C'est à la lumière de la Résurrection que l'on aperçoit tout ce que Jésus a voulu mettre dans sa Passion. Quand ils ont vu leur Maître si magnifiquement revenu à la vie, les disciples ont compris pourquoi il s'était si profondément soumis à la mort.

Cela est entendu. Mais je voudrais pousser un peu plus avant. Comme j'ai essayé de définir le rapport qu'il y a entre la Passion du Christ et l'espérance des chrétiens, je voudrais essayer de marquer celui qui existe entre la Résurrection du Christ et l'espérance des chrétiens.

Je dis ceci : De même que la Passion nous a pour ainsi dire rendu tangibles les raisons de l'espérance, de même la Résurrection s'en est venue poser concrètement devant nous l'objet même de notre espérance. En

1. Voir *La Vie Spirituelle*, avril

présence du Christ mort, je comprends que Dieu me cherche, qu'il veut m'avoir et que je puis absolument compter sur lui, si bas que je sois tombé. En présence du Christ ressuscité, j'entrevois ce que Dieu me veut et ce que je puis attendre de Lui, si haut qu'il soit élevé. Je dois comprendre qu'en s'exhibant devant moi comme il a fait dans sa Résurrection, mon bien-aimé Sauveur m'entraîne et me ravit jusqu'en Dieu.

*
* *

Fils de Dieu fait homme, sachant que son Père lui a tout mis entre les mains, et que c'est de Dieu qu'il est sorti et que c'est vers Dieu qu'il s'en va [2], il nous montre comment on fait pour passer de ce monde en l'autre, il nous montre comment fait l'homme pour s'en aller vers Dieu. Jésus est ainsi le premier-né d'entre les morts, dira l'Apôtre Paul [3]. Il est le prince de la vie, dira l'Apôtre Pierre [4]. Il prend la tête de tous les trépassés; et véritablement, où il a passé, nous passerons.

« Quand je m'en serai allé, disait-il, et que je vous aurai préparé la place dans la maison de mon Père, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi... Et pour aller où je vais, ajoutait-il, vous savez la voie. — Mais non, Seigneur, lui répliquait Thomas avec son esprit critique et sa rude franchise. Nous ne savons pas où tu vas; comment connaîtrions-nous la voie? » Alors Jésus reprenait simplement mais splendidement : « C'est Moi qui suis

2. Jean, XIII, 1, 3.
3. Col., I, 18.
4. Actes, III, 15.

la Voie. » Et il ajoutait : « Et puis, c'est Moi qui suis la Vie. » Lorsqu'il disait cela il se présentait comme étant pleinement, tout ensemble, la Voie qui nous mène à Dieu et la Vie qui nous élève en Dieu : « Personne, concluait-il, ne vient au Père si ce n'est par moi[5]. »

Jésus disait cela dès avant sa mort. Il le disait avec une sûreté, avec une netteté, avec une force, qui eussent dû nous inspirer toute confiance et nous donner toute sécurité. Mais, par-delà la mort, il fait beaucoup plus que de le dire, il n'a même plus besoin de le dire, il n'a qu'à se montrer. Et c'est ce qu'il fait. Et c'est ce qui rend si convaincante, pour notre espérance, cette grande démonstration, cette sorte d'expérimentation, du Christ ressuscité. « Après qu'il eut souffert, dit l'historien Luc au début des Actes, il leur apparut bien vivant et leur en donna de multiples preuves, se montrant à eux quarante jours durant[6]. »

Il ne s'agit donc plus de paroles, quoique Jésus daigne encore parler et s'expliquer. Avant tout il s'agit d'un fait : bien que Jésus ne soit plus de ce monde, il daigne rester encore en ce monde pour nous donner comme une vision de l'autre monde. Je n'ai qu'à le regarder, je n'ai qu'à le palper, je vois bien ce qui m'attend, je vois bien ce que j'espère. Je vois bien qu'il est la Voie. Je vois bien qu'il est la Vie. J'ose dire que je suis ressuscité en Lui. En Lui, nous touchons l'Immortel et nous saisissons l'Immortalité.

Voilà la grande chose en ce qui concerne l'objet même de notre espérance. Voilà ce qui donne tant de fermeté et je dirais tant de limpidité à cette espérance même : l'objet qu'elle attend n'est pas rêvé, il est réa-

5. Jean, XIV, 3-6.
6. Actes, I, 3.

lisé. Il a été vu, il a été capté, par quelques-uns d'entre nous, qui l'ont transmis à tous. L'on peut dire que par sa Résurrection Jésus nous a mis dans les mains l'objet même de notre divine espérance.

*
* *

Qu'ai-je besoin de savoir d'abord, relativement à cet objet? Et quel est le premier point sur lequel il me faut être fixé?

Incontestablement c'est celui-ci : j'ai besoin de savoir que la vie présente aboutit à une autre vie et que la mort, la rigoureuse et parfois hideuse mort, n'est pas une fin mais un commencement. Ce n'est peut-être pas que je n'aie rien à attendre du temps présent ni des choses de ce monde; mais certainement, rien de stable, rien de définitif, rien d'éternel. Cette vie présente, à laquelle je suis si attaché et dont je suis si insatiable, il faut que je me rende compte qu'elle n'est qu'un acheminement, un passage, une voie. Je n'y suis qu'un voyageur embarqué vers autre chose. Et le sens profond de cette vie, son seul emploi valable, c'est de préparer l'autre et de la mériter.

Or, le premier service que nous rend précisément Jésus ressuscité, c'est de se montrer à nous comme l'Homme en qui s'est pleinement effectuée l'arrivée dans la vie future. L'avantage singulier qu'il a sur nous autres et qu'il nous offre, c'est que nous pouvons le voir non seulement quand il passe, mais encore après qu'il a passé. A le voir trépasser nous ne pouvions déjà aucunement songer que sa mort fût une fin : dans son regard de mourant il y avait toute la lumière de l'au-delà, et dans son dernier cri un écho de

l'éternité. Mais voici qu'il nous donne de le revoir après même qu'il a trépassé. Dès lors aucune hésitation n'est plus possible.

Il avait dit lui-même, un peu mystérieusement et comme pour piquer davantage notre attention : « Encore un peu, et vous ne me voyez plus (car je vais disparaître dans la mort, voulait-il dire)... Et derechef, encore un peu, et vous me reverrez... Et après avoir été bien tristes et bien opprimés de ma disparition, vous serez tout à fait réconfortés par ma réapparition, car je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira et personne n'est en mesure de vous enlever cette joie[7]. » Cette joie d'un mystérieux et inattendu revoir, promise par Jésus à ses disciples, est celle qu'en effet il leur a donnée lorsqu'il s'est montré à eux dans sa Résurrection.

« Oui, c'est bien moi », leur disait-il. Ce qui les frappait d'abord, c'était cette complète identité entre le Christ mortel et le Christ immortel. Celui qu'ils voyaient si dégagé de la mort était manifestement le même qu'ils avaient vu s'y précipiter, s'y ensevelir. Cette identité leur apparaissait comme l'évidence même. Jésus leur en donnait toutes les marques. Il avait la même façon d'être avec eux. Ils auraient pu croire, à certaines apparitions, que la vie allait reprendre et continuer comme avant la mort, si les hautes prérogatives de ce Ressuscité, cette espèce d'agilité, d'impondérabilité, d'ubiquité, cette façon toute soudaine qu'il avait d'apparaître et de disparaître, ne leur avaient rappelé que Jésus était désormais d'un autre monde. Mais, de sa parfaite identité, ils ne pouvaient douter un seul instant.

7. Jean, XVI, 16-22.

Quand Madeleine, dans l'émotion du premier revoir, se prosterne devant lui et lui tient les pieds embrassés, Jésus lui dit simplement : « Ne me touche donc pas tant, ne me retiens pas, car je ne suis pas encore au terme de mon Ascension, je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais plutôt va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père, qui est aussi votre Père, vers mon Dieu, qui est aussi votre Dieu [8]. » Cette parole du Christ à Madeleine est merveilleusement significative. Jésus ne peut dire plus clairement qu'il est, jusqu'au bout, la Voie qui nous mène à Dieu.

Avec Lui je suis bien sûr qu'il y a quelque chose après la mort. Il y a Lui, le Christ, le Seigneur, identiquement le même. Et s'il y a Lui, il y a nous aussi, puisqu'il n'est que le premier-né d'un grand nombre de frères et qu'il a tant dit : « Où je vais, vous viendrez aussi [9]. » J'éprouve à sa vue l'impression et la vive image de mon immortalité personnelle. J'ai la certitude que je suivrai la voie qu'il m'a tracée, et que moi aussi je me retrouverai comme lui, par-delà la mort, identiquement le même. Ce premier point est absolument fondamental dans mon espérance. Et j'ai une reconnaissance infinie à mon Sauveur de m'avoir absolument fixé sur ce point.

*
* *

Pourtant, ce n'est pas tout, ce n'est même pas le principal. J'aimerais bien de savoir un peu ce qui m'attend dans cet Au-delà où ma Voie me conduit. Jésus, avant de mourir, nous a dit et enseigné que de grands

8. Jean, xx, 17.
9. Jean, xiv, 1-3.

biens nous sont réservés, que tout un royaume nous est préparé depuis que le monde est monde. A l'heure même de son dernier souper avec nous, il parlait encore du festin de l'éternité[10]. Dieu même nous y sert, et nous donne tout à souhait : il s'y fait notre nourriture impérissable, et la suprême béatitude c'est évidemment de Le voir et de vivre en Lui. C'est cela qui est l'objet de notre espérance et Jésus nous l'a révélé. Nous ne pouvons plus dire que nous ignorons ce que nous attendons. Mais, si en plus de nous le dire Jésus daignait aussi nous le montrer ou du moins nous le laisser entrevoir, en vérité nous serions bien contents.

C'est justement ce qu'il fait aussi dans sa Résurrection. Toute cette vie éternelle qui nous a été révélée par Lui, nous pouvons dire que nous l'apercevons qui s'est réalisée en Lui. Et c'est en ce sens-là qu'il peut affirmer dans toute la force des termes : « Je suis la Résurrection et la Vie... Véritablement je suis la Vie[11]. »

A ce point de vue il nous apparaît comme Celui en qui se sont vérifiées toutes les béatitudes, et notamment la béatitude d'être avec Dieu et de voir Dieu. Il est manifestement l'Homme qui s'en est retourné vers Dieu, l'Homme qui se trouve pleinement récompensé de tout ce qu'il a fait pour Dieu et pour ses frères, l'Homme qui est béatifié en Dieu. Cette béatitude, je sais que le Christ l'avait déjà durant sa vie mortelle, mais il la refoulait au fond de sa grande âme. Aujourd'hui il la laisse rayonner sur tout son être et jusque sur son corps de chair. Il en donne ouvertement la sensation. C'est ce qu'il appelle sa gloire.

10. Luc, XXII, 15-18; Marc, XIV, 25; Matth., XXVI, 29.
11. Jean, VI, 35-40; XI, 25.

« Père, l'heure est venue, dit-il : glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie. Tu lui as donné, précise-t-il, autorité sur toute chair : c'est bien pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés[12]. » En la personne de ce Christ glorifié, non seulement le ciel nous est certifié, mais il nous est en quelque sorte montré.

Pour ces premières centaines de chrétiens, après qu'ils eurent vu Jésus ressuscité, le ciel certes ne fut plus chose lointaine et vague, ni la vie éternelle une abstraction. « Il s'agit pour moi, dit saint Paul, de connaître ce Christ Jésus, lui et la vertu de sa résurrection ainsi que la participation à ses souffrances ; il s'agit de lui devenir conforme dans la mort pour parvenir comme lui à la résurrection d'entre les morts... Aussi nous ne sommes pas de ces gens dont la fin ne peut être que la perdition, qui ont leur ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui fait la honte et n'ont de goût que pour les choses de la terre. Notre cité à nous est dans les cieux, où est le Christ Jésus et d'où nous attendons qu'il revienne nous prendre et nous ressusciter. Car nous savons qu'il transformera jusqu'à notre corps misérable pour le rendre semblable à son corps glorieux, quand il exercera le grand pouvoir qu'il possède de s'assujettir toutes choses et de tout offrir à Dieu...[13] »

Voilà en quels termes réalistes les premiers chrétiens pensaient à leurs fins dernières et se préparaient à leur éternité. Au fond, ils faisaient plus que de se résigner à mourir, ils désiraient mourir, pour être avec le Christ. Car ce Christ avait donné à l'objet de leur espérance

12. Jean, XVII, 1-2.
13. Phil., III, 10, 19-21.

une consistance inouïe et un attrait irrésistible. Par-delà toutes les aspirations du genre humain, par-delà toutes les métaphysiques et toutes les idéologies, par-delà même toutes autres révélations, Jésus avait campé devant eux l'Homme de l'éternité. Ils se sentaient tout refaits et tout recomposés en Lui. Le Seigneur Jésus avait posé sous leurs yeux la Vie éternelle. Il avait fait prendre corps à cette Vie éternelle. Réalisée en Lui, elle leur apparaissait non comme un amoindrissement, mais comme le suprême épanouissement de nous-mêmes, comme l'entrée même et la splendeur de l'Homme en Dieu.

*
* *

Les deux ou trois choses qu'il nous importe le plus de savoir à cet égard, non seulement Jésus les rendait certaines, mais il les rendait pour ainsi dire tangibles. De l'objet de notre espérance il faisait presque un objet d'expérience.

Par cette expérience qu'il accomplissait d'abord en lui pour la continuer ensuite en nous, Jésus attestait premièrement que l'homme sera repris dans son éternité corps et âme. A-t-il assez insisté sur ce point, Notre-Seigneur Jésus! « Rendez-vous compte, disait-il, qu'un esprit n'a pas de chair ni d'os comme vous constatez que j'en ai. » Ce disant, il leur montrait ses mains, ses pieds, la plaie même de son côté. Et comme ils avaient eu encore de la peine à se rendre, à force de joie et dans leur indicible étonnement, Jésus leur disait : « Allons, avez-vous ici quelque chose à manger? »

Ils lui donnèrent un peu de poisson grillé. Il le prit et en mangea en leur présence [14].

Ce Christ capable de goûter encore à nos aliments quoiqu'il n'ait plus à s'en nourrir, ce n'est pas un fantôme, ce n'est pas non plus un pur esprit, c'est l'un de nous en chair et en os. C'est l'Homme composé de corps et d'âme.

Avec Thomas, Jésus est encore plus démonstratif. Thomas n'était pas avec les autres disciples lors des premières apparitions quand revint Jésus. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais Thomas leur dit : « Si je ne vois pas l'empreinte des clous dans ses mains, si je ne mets pas mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne me rendrai pas. » Il en était là, quand une autre fois, tous étant réunis et Thomas avec eux, Jésus vint. Toutes portes étant cependant bien fermées, il se tint au milieu d'eux, là soudain, et il dit : « Paix à vous. » Aussitôt, s'adressant à Thomas avec une sorte de grave condescendance, non peut-être sans une pointe de douce ironie, il lui fit : « Allons, donne ici ton doigt et vois mes mains. Donne ta main et mets-la dans mon côté. Puis, que ce soit fini, ne sois plus incrédule. » Thomas, réduit, rendu, répliqua par ce beau mot où s'exprime toute la foi chrétienne, le mot qu'il fallait dire : « Mon Seigneur et mon Dieu [15]. »

Mais ce Seigneur est notre frère, et ce Dieu demeure incarné. Sa gloire est le triomphe intégral de notre nature d'homme. Quand on pense que sa résurrection est la résurrection de notre chair! Après cela, vous entendrez dire que le christianisme fait peu de cas de la

14. Luc, XXIV, 36-43.
15. Jean, XX, 24-28.

chair ! Cette chair, le Christ l'a transplantée jusque dans l'éternité.

En outre, dans la même expérience, est assurée et attestée la pleine et entière domination de l'esprit sur la chair, ou de l'âme sur le corps. Jésus n'est pas un pur esprit, c'est sûr et certain. Mais néanmoins, par son esprit, il prend sur nous, sur toutes personnes et sur toutes choses, un empire immense. Il entre cette fois en toute vérité dans ce qu'il a toujours appelé son Règne. « Toute puissance m'a été donnée, disait-il en ce moment-là, toute puissance au ciel et sur terre[16]. » Et saint Paul écrit que ce nouvel Adam, chef de notre race, est fait « esprit vivifiant[17] ». Le fait est que ce Christ déploie ressuscité une force incommensurable pour commencer en ce monde et consommer en l'autre la victoire de l'esprit.

Enfin, troisième chose que révèle et que réalise l'expérience de Jésus ressuscité, cette victoire de l'esprit a lieu au sein même du Dieu-Esprit. « La vie éternelle, dit formellement Jésus dans sa montée vers Dieu, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu leur as envoyé... Qu'ils deviennent un comme nous sommes un. Moi en eux et toi en moi afin qu'ils soient consommés en nous[18]. »

Voilà ce que dit Jésus. Et voilà ce que nous signifie sa Résurrection : elle nous emporte vers la vue de Dieu, elle veut nous ramasser tous dans la vie avec Dieu. C'est là, sans contredit, le plus haut point de notre

16. Matth., xxviii, 18.
17. I Cor., xv, 45.
18. Jean, xvii, 3, 21-24.

espérance. Il est inscrit d'une manière fulgurante dans la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Écoutez là-dessus saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, notre espérance n'a plus d'objet... Mais non, fait-il. Il est bien ressuscité des morts, ce Christ, premier-né d'entre les morts... Et de même qu'en Adam tout le monde meurt, dans le Christ pareillement tout le monde revivra. Chacun à son rang toutefois. Le Christ comme premier-né. Tous les siens ensuite, lors de son dernier avènement. Puis, ce sera l'achèvement de tout, lorsqu'il remettra le règne à Dieu, et que finalement Dieu sera tout en tous[19]. »

Comme nous voyons déjà ce Christ extasié dans la vision de Dieu, ainsi nous comprenons ce que nous espérons nous-mêmes. Et, de cette espérance divine, aucun autre attrait ne peut nous détourner, aucune misère en ce monde ne peut nous faire désespérer.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

19. I Cor., xv, 14-28.

En marge du mystère de Jésus

(Fin)

TROISIÈME PARTIE

Ainsi Pascal est consolé.

Il ne lui reste qu'à prendre conscience de l'action miraculeuse qui, lentement, douloureusement, triomphalement, le transforme.

« *Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence...* »

Voilà que s'opère la guérison promise à Pascal. « Si tu connaissais tes péchés » lui avait murmuré Jésus pour ajouter peu après « tu les connaîtras... il te sera dit « Vois ». Et maintenant : « Je vois mon abîme. »

Pascal avait son gouffre avec lui se mouvant...

C'est la vieille légende du trou que depuis l'accident du pont de Neuilly, Pascal aurait vu près de lui. Aujourd'hui, on n'y croit plus. Il ne vit jamais d'autre abîme que celui de son péché, de l'orgueil de son génie, de sa curiosité de jeune savant qu'on admire, de son désir de richesse, ou la tendresse de son cœur soupçonneux.

Et Pascal, continuant à méditer sa rencontre avec Jésus, s'explique à lui-même comment on remonte l'abîme.

« ... *Il n'y a nul rapport de moi à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi, tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi et, loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure.* »

On a fait à Pascal le reproche de n'avoir pas une prière assez religieuse, de se préoccuper bien trop de sa misère, de ne pas trouver le temps d'adorer Dieu en s'oubliant lui-même. C'est vrai, sa misère est sa plus vive expérience. Mais c'est de la conscience même qu'il en a, de la hantise même de son péché que naît sa vertu de religion. Son triple abîme n'est pas seulement sombre et sans fond, il *sépare* Pascal de Dieu, et cette séparation, c'est justement la sainteté divine, racine de l'adoration bérullienne. Cette opposition entre Dieu et l'homme, cette impossibilité d'un contact entre Dieu et Pascal, c'est justement cette colère du Père qui courbe Jésus. Elle rend nécessaire l'anéantissement absolu de l'homme devant la sainteté d'un Dieu enfermé en lui-même par son intacte perfection.

Dans la contemplation de cette sainteté plus que dans celle de sa guérison se trouve l'état d'âme proprement religieux de Pascal, sa crainte et son tremblement. Sa blessure l'obsède moins que la pureté divine, quoiqu'il n'aperçoive cette pureté qu'en regardant sa blessure.

Comment franchir l'abîme? Comment ne pas s'y enfoncer jusqu'au désespoir? Il n'y avait qu'un moyen, c'est que Jésus-Christ y descende retrouver Pascal, entraîné par Pascal. Il a été fait péché par moi. L'expression est de saint Paul. Jésus n'a pas fait de péché, mais il a été fait péché. Dès son baptême, il portait les péchés du monde. Les fléaux qui tombent sur lui, c'est proprement la lourde chute de coups et de souffrances à laquelle assista Pascal. La colère de Dieu.

Et Jésus est tellement misérable et abominable, pense Pascal, qu'il est honoré du secours que lui prête son disciple. Quel raffinement d'humiliations! Pascal a vu son abîme, et Jésus, ce roi de l'ordre de la charité « saint, saint à Dieu », se trouve honoré que son disciple, ce ver qui se roule dans la boue, « *ut immundus pro luto* » aille à lui.

C'est bien l'explication de toute la première partie du mystère de Jésus, toute cette veillée de prière où Pascal voudrait consoler Jésus par sa muette présence « Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » et soutenir un peu avec lui... « Que tu donnes des larmes. » Pascal peut secourir Jésus en le consolant, mais il ne peut le guérir. Jésus se guérit lui-même. Car il peut seul guérir. Il peut seul franchir l'abîme qui sépare l'homme de Dieu.

Alors éclate le cri de triomphe du malade.

« *Il s'est guéri lui-même et me guérira à plus forte raison !* »

On assiste, au cours du dialogue avec Jésus, à tout le progrès de la guérison de Pascal. De plus en plus, Jésus précise sa volonté bienfaisante. « C'est moi qui guéris... moi t'en peux guérir... Je te veux guérir. » Jusqu'au cri final « il s'est guéri, il me guérira. » « Il me sauvera. »

Nous sommes moins à Port-Royal que sur les routes de Palestine. Pascal est l'aveugle dans le noir abîme, la nuit d'horreur. Mais il aperçoit le jaillissement d'un sang libérateur.

« *Il faut ajouter mes plaies aux siennes et me joindre*

à lui et il me sauvera en se sauvant. Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir. »

« Ajouter mes plaies aux siennes », ce n'est pas seulement mettre mes plaies sur sa chair à côté des siennes, car il en est tout couvert, mais coller mes plaies aux siennes jusqu'à mêler nos deux sangs. Et « me joindre à lui » n'a pas le sens banal de m'unir à lui d'intention, mais signifie bien une union physique, qui est une « confusion », une union si intime que nul arrachement n'est possible.

Pascal sait bien que cette union sera d'autant plus facile qu'au fond ses plaies et celles de Jésus ne sont pas différentes puisque c'est lui qui chargea Jésus de plaies. Ces gouttes de sang qu'à Gethsémani son Sauveur a versées pour lui, elles coulent de plaies que Pascal a faites, a ajoutées à celles de Jésus, de plaies de Pascal sur la chair de Jésus. Pascal lui-même a fait jaillir le sang qui l'inonde.

Désormais, rien ne peut plus briser cette union. Elle doit être intime au point que si Jésus est sauvé, Pascal le soit aussi, qu'ils fassent un seul être, que Jésus ne puisse se sauver sans que Pascal le soit.

Mais ces plaies, il n'en faut pas ajouter à l'avenir, dit Pascal. Comme on est loin de ces péchés « qu'il devait encore fatalement commettre », pensait Bremond. Non, il n'en commettra plus, il ne faut plus faire couler ce sang, prolonger cette sueur. Il lui faut convertir à la fois son esprit et son cœur. Le pécheur ressuscité doit devenir « saint à Dieu ».

Son esprit doit être guéri de juger d'après les normes terrestres et de trahir par ses sentiments ce jugement trop humain. Son corps et son ambition doivent se guérir de leur négligence des détails et de leur trop d'attention aux grandes choses.

Eritis sicut dii scientes bonum et malum. Tout le monde fait le dieu en jugeant : « Cela est bon ou mauvais », et en s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

Pascal sait qu'il ignore tout du monde autant que de lui-même.

« Je ne sais lequel est le meilleur ou le pire de toutes choses. Je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des Anges et qui est caché dans le secret de cette providence que j'adore et que je ne veux pas approfondir[15]. »

A Mademoiselle de Roannez, Pascal expose les raisons de cette soumission aux événements. « J'essaye autant que je puis, lui écrit-il, de ne m'affliger de rien et de prendre tout ce qui m'arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir et qu'on pèche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu et ainsi l'*essence du péché* consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne pas s'y accommoder...[16] »

Pascal ne faisait que répéter ce qu'il lisait à toutes les pages des œuvres de son maître Saint-Cyran. C'est là un *leitmotiv* de la spiritualité de Port-Royal.

« Jésus-Christ, dit Saint-Cyran, nous exhorte a être parfaits comme Dieu son Père, nous fait voir combien nos jugements sont différents des siens en matière de

15. Br., ed. minor, p. 65.
16. Br., ed. minor, p. 212.

vertu. Je passe bien plus avant et dis qu'il n'arrive rien de bon et de mauvais, d'indifférent ou de remarquable à une personne qui a soin de son salut, qui ne lui profite[17]. »

Son disciple jésuite, le P. de Caussade, ramènera lui aussi toute la spiritualité à l'Abandon à Dieu. « Qu'il y a de différence entre les idées de Dieu et nos illusions. » — « O Dieu vous parlez en particulier à tous les hommes par tout ce qui leur arrive de moment en moment. Mais au lieu d'entendre votre voix, on n'y regarde que la nature, le hasard, l'humeur des hommes, on trouve à redire à tout[18]. »

Mais Pascal lui n'y trouvera pas à redire, mais agira sous l'influence des inspirations, des événements et de la nécessité. Son action suivra le dessein divin.

Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie, et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute-Puissance.

La Majesté de Jésus est en nous, et la vie d'un chrétien a plus d'importance que celle d'un roi de Versailles. Mais, à la différence des autres, cette Majesté de l'ordre de la charité est toute-puissante. Nos œuvres participent de son éternité. « Si c'est pour Dieu que nous travaillons, que nous pâtissons, que nous agissons, écrit Bérulle, et pour descendre à nos exercices journaliers, si c'est pour Dieu que nous ouvrons nos livres pour apprendre, que nous ouvrons nos livres pour enseigner, c'est un œuvre éternel[19]. »

17. *Lettres chrétiennes*, t. II, p. 231.
18. *Abandon*, édition abrégée, pp. 49-63.
19. *Op. cit.*, p. 632.

Pascal répète à sa manière concise la leçon que lui donnent les lettres de Saint-Cyran où il pouvait lire ce conseil à une correspondante : « Qu'elle croie que les petites choses de la religion sont grandes parce que l'Esprit de Dieu y est, que pour nous mieux représenter cette vérité, il se trouve avec tout le corps et tout le sang de Jésus-Christ dans la moindre goutte qui reste dans le sacré calice et dans la moindre partie de l'hostie qui demeure sur la patène[20]. »

Le P. de Caussade écrit cette phrase écho de celle de Pascal. « Dieu se révèle aux petits dans les petites choses, et les grands ne s'attachant qu'à l'écorce ne le découvrent pas même dans les grandes. »

Ainsi Jésus vit la vie de Pascal.

Et dans les *Pensées* « Le moindre mouvement importe à toute la nature; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. Donc tout est important » (505).

Par ses lèvres il récite les Psaumes, par son intelligence il découvre la roulette et pense les Pensées, par son cœur il aime tous les hommes parce qu'ils sont tous rachetés, par sa compassion et ses mains il fait l'aumône aux pauvres, par sa maladie il agonise, par son inquiétude il cherche, par son âme il médite sa propre agonie.

Si Jésus vit en Pascal, c'est pour que celui-ci vive la vie de Jésus, s'unisse à ses mystères, reçoive de lui les inspirations et conseils, agonise avec lui et par lui ressuscite, éternellement guéri.

Jean Steinmann.

20. *Op. cit.*, t. I, p. 331.

Jérémie et la religion de l'Esprit [1]

I

Jérémie et la réforme deutéronomique

On discute sans cesse à nouveau la question de savoir quelle fut l'attitude de Jérémie en face du mouvement deutéronomique. Pour les uns, il en aurait été dès le premier jour l'adversaire décidé et l'aurait dénoncé comme un mensonge des scribes [2]; pour d'autres, au contraire, il faudrait le compter parmi ses instigateurs. Dans son enthousiasme pour une réforme destinée à purifier la religion de ses contaminations païennes, il aurait parcouru le pays pour s'en faire l'apôtre. M. Skinner [3] a adopté une position intermédiaire : favorable, d'abord, au mouvement réformateur, Jérémie, à l'expérience, se serait rendu compte qu'il dégénérait en un formalisme sans âme et en aurait proclamé l'insuffisance.

Pour notre part, nous ne pensons pas que Jérémie ait pris une part active à l'élaboration et à la diffusion

1. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er avril 1938.
2. Jér., VIII, 8.
3. *Prophecy and Religion*, pp. 89 ss.

du code deutéronomique[4]. D'abord pour la raison qu'il ne jouissait pas à ce moment-là de la notoriété qui fut la sienne dans la dernière période de sa vie et après sa mort[5]. Ensuite, un tel rôle n'est nullement dans la ligne de son tempérament. Jérémie n'est pas Ézéchiel ! Comme tous les mortels, y compris les personnalités les plus riches et les plus puissantes, il a ses limites. On peut le regretter, mais il faut le reconnaître loyalement. L'aspect institutionnel de la religion est, autant dire, étranger à sa perspective[6]. Je croirais même que dans sa polémique passionnée contre les abus du système sacrificiel, il lui est arrivé de dépasser quelque peu le véritable fond de sa pensée. Qu'il suffise de toucher ici sans y appuyer, ce point sur lequel nous aurons à revenir. Qu'il ait sympathisé de toute son âme avec l'idéologie religieuse qui traverse et anime tout ce beau livre du Deutéronome, il n'y a, pour s'en convaincre qu'à relever à la lecture, les nombreux points de contact entre le prophète et le législateur[7]. Le Deutéronome est le confluent de toutes les grandes idées prophétiques. Comme les discours d'Osée et de Jérémie, il est débordant de charité divine communicative

4. Quand nous parlons « d'élaboration », cela ne signifie pas que le Deutéronome aurait été non pas « découvert », mais fabriqué de toutes pièces sous Josias Qu'on y ait introduit alors des mesures réformatrices, il serait imprudent de le nier; mais le livre lui-même, dans sa substance, est certainement bien antérieur à Josias. Ce point est de plus en plus reconnu même par la critique indépendante. Il n'y a aucune objection décisive à son origine mosaïque pour l'essentiel.

5. Témoin le fait qu'au moment de la découverte de la Loi, ce n'est pas lui que le roi consulte, mais la prophétesse Hulda.

6. On sait les doutes qui planent sur l'authenticité du discours sur le sabbat : Jér., XVII, 19-27.

7. Comme l'a fait, par exemple, G.-A. Smith, dans son remarquable *Commentaire du Deutéronome*, Cambridge, 1918.

et sa sollicitude pour les déshérités de la vie procède bien de la même source que les ardentes harangues de ces grands chefs spirituels contre les désordres sociaux. Mais, à la différence de ces législateurs, ce que Jérémie n'a jamais pensé, c'est qu'une telle réforme administrative pût être efficace, sans une conversion simultanée et profonde des cœurs et des mœurs. Ce qui laisse planer un doute sur les dispositions intimes du prophète à l'égard de la réforme de Josias, c'est que, à considérer comme chronologique l'ordre de ses discours dans la rédaction actuelle du livre, il semble avoir gardé le silence et s'être retiré pour quelques années de la vie publique, puisque de l'époque prédeutéronomienne où se situent le ch. VI, nous passons avec le ch. VII aux débuts du règne de Joachim. Après avoir fait un premier séjour à Jérusalem où il a perdu tout ce qui lui restait d'illusions sur la situation religieuse et morale des hautes classes, il est revenu dans son village d'Anathot, où il se tient vis-à-vis de la nouvelle orientation religieuse dans une attitude d'attente et d'observation. Sans doute il n'a pas beaucoup d'illusion sur son issue. Il connaît trop bien le passé d'Israël pour ignorer ce qui est advenu des précédentes tentatives d'Asa, de Josaphat, du prêtre Joiada et d'Ézéchias. Il sait combien sous ces replâtrages superficiels les âmes sont demeurées païennes ! et qu'elles ont continué de pratiquer clandestinement les cultes étrangers officiellement abolis. Il est bien trop clairvoyant pour ne pas pénétrer ce qui se cache d'arrière-pensées politiques derrière cet effort de centralisation du culte. Mais, comme d'autre part la réforme s'inspire de hautes pensées religieuses et qu'elle représente un essai de purifier la religion de ses formes idolâtriques et sensuelles, il n'a aucune raison de prendre dès l'abord vis-à-vis d'elle une attitude

hostile. Il lui laisse le temps de se développer et de sortir ses effets. Les théologiens de Jérusalem pensent que tout sera remis en ordre lorsque le peuple, au lieu d'offrir ses sacrifices aux Baals, les adressera à Jahvé. La conviction intime de Jérémie est qu'il n'y aura rien de fait tant que le peuple n'aura pas la connaissance de la véritable nature de Jahvé et des exigences spirituelles et morales de l'alliance. Il n'est pas contre les réformateurs deutéronomistes, mais il est au-dessus; en réalité un abîme le sépare d'eux. Cette différence profonde ne peut qu'échapper aux yeux du vulgaire; et comme, par ailleurs, il leur ressemble extérieurement beaucoup, par sa manière de prêcher au nom de Jahvé et de condamner les cultes locaux, il sera confondu avec eux, dans un commun sentiment de haine, par tous les zélateurs de la religion populaire, qui vont le persécuter et tenter de le faire disparaître.

Ce long séjour de Jérémie à Anathot ne représente donc pas de sa part un retour pur et simple à la vie privée. Dans cette mise en veilleuse de son activité extérieure, s'accomplit en son âme un long travail d'approfondissement, de maturation, de préparation aux grandes luttes sous le règne de Joachim et de ses successeurs. Malgré le vide supposé dans cette période de sa vie par la disposition actuelle de ses prophéties, M. Skinner[8] ne pense pas qu'il se soit condamné à une inaction totale. Il aurait plutôt donné à son ministère une forme « semi privée »; et il nous semble qu'avec son habituelle pénétration psychologique, le distingué critique a touché juste en replaçant à cet endroit les divers fragments dispersés dans le livre actuel, où se dévoile quelque peu l'évolution spirituelle du pro-

8. *Op. laud.*, pp. 109-137.

phète, sous le choc des événements et la lumière de l'inspiration. Il n'y a donc qu'à suivre ce guide si averti.

Donc un jour quelconque de l'an 621, des émissaires royaux se présentèrent à Anathot et, sans autre forme de procès, renversèrent les stèles de son sanctuaire et brûlèrent ses achéras. A défaut de résistance extérieure impossible devant une intervention des pouvoirs publics, que de murmures étouffés et de révoltes intimes cette exécution drastique des usages si ancrés dans le cœur et dans la piété populaires, ne dut-elle pas provoquer! Ne pouvant s'en prendre aux exécuteurs officiels de cette profanation, quoi de plus naturel de la part des zélateurs du culte local que de soupçonner une complicité chez le compatriote qui lui aussi, au nom de Jahvé (xi, 21), menait depuis des années une polémique acharnée contre leur sanctuaire, et de tourner contre lui leur rancœur et leurs désirs de vengeance! Vivant pacifiquement et sans méfiance parmi les siens, le prophète ne se doute pas de la haine dont il est l'objet de la part de ses compatriotes, jusqu'à ce que Dieu, fidèle à sa promesse « d'être avec lui », le mette en garde contre leurs menées sournoises et criminelles :

> Jahvé me l'a fait connaître et je l'ai su,
> J'ai su leurs menées criminelles
> Comme un agneau inoffensif
> qu'on mène à la boucherie,
> Je ne savais pas que, pour mon malheur,
> ils ourdissaient un complot.
> Coupons l'arbre dans sa sève!
> Arrachons-le de la terre des vivants,
> Qu'on ne se souvienne plus de son nom[9].

9. Jér., xi, 18-19.

Alors, prenant comme témoin de son innocence celui « qui sonde les reins et le cœur », le prophète encore incapable, dans la fougue de sa jeunesse, de refouler le violent désir de vengeance qui bouillonne en son cœur, s'en remet pourtant à Dieu du soin de l'exercer, car « c'est à Lui qu'il a remis sa cause ». A quoi Jahvé, se sentant visé à travers lui par les conspirateurs d'Anathot, lui répond par l'assurance « qu'Il leur fera rendre compte[10] ».

Cependant les méchants continuent de vivre et de prospérer alors que lui, malgré sa fidélité à Dieu, continue d'être malheureux et persécuté. Alors, réfléchissant sur son cas personnel et le rapprochant de tant d'autres analogues, profondément troublé par ce renversement de la justice, Jérémie pose, la première fois peut-être dans l'Ancien Testament, ce redoutable problème de la rétribution, en face duquel l'auteur du livre de Job et Qohelet sentiront de la manière la plus poignante l'insuffisance de toutes les réponses traditionnelles et devant lequel les âmes auraient sombré dans le scepticisme et la morne désespérance, si Dieu venant au-devant de leur angoisse ne leur avait révélé, dans le Livre de la Sagesse, les perspectives de l'au-delà[11].

Tu es trop juste, ô Jahvé,
Pour que je dispute contre toi;
Pourtant, en matière de droit,
Je veux plaider avec toi.

Pourquoi la voie des méchants est-elle si aplanie?
Pourquoi tous les malfaiteurs vivent-ils en paix?
. . . . . .

10. Jér., XI, 20-23.

11. Cf. dans l'*Ecclésiaste* de M. Podechard, les pages admirables où le savant exégète analyse cette « crise de la foi » dans l'âme juive, pp. 196 ss.

Mais toi, ô Jahvé, tu me connais,
Tu as éprouvé comment mon cœur est avec toi !

Jusques à quand la terre sera-t-elle en deuil
A cause de la méchanceté de ses habitants ? [12]

On sent une infinie lassitude dans cette plainte du juste persécuté. Et cependant, bien qu'il croie avoir épuisé l'amertume de son calice, puisque la perfidie et la trahison le poursuivent jusqu'au sein même de sa famille [13], les dangers qu'il a jusqu'alors affrontés ne sont rien en comparaison de ce qui l'attend quand il trouvera devant lui des adversaires autrement redoutables :

Tu as couru avec des piétons et te voilà fatigué !
Que sera-ce quand tu lutteras avec des chevaux ?
Dans une terre en paix tu te sens mal à l'aise,
Que feras-tu donc dans les halliers du Jourdain ? [14]

Dieu l'avertit ainsi de la formidable opposition qu'il rencontrera plus tard à Jérusalem.

Dans un autre passage, probablement relatif à la même période, il semble discerner les premières déviations de la réforme deutéronomique, vers un formalisme sans âme :

Ainsi parle Jahvé :
Tenez-vous sur les routes et voyez
et informez-vous des voies anciennes;
Est-ce la voie du bien ? Suivez-la
et vous trouverez repos pour vos âmes.

J'ai posté près de vous des sentinelles
. . . . . .

12. Jér., XII, 1-3.
13. Jér., XII, 6.
14. Jér., XII, 5.

Prêtez l'oreille au son de la trompette.
Et ils ont dit : Nous ne prêterons pas l'oreille !
C'est pourquoi écoutez, ô peuples, et « vous, pasteurs de [troupeaux » ![15]
Écoute, ô terre !
Voici que j'amène un malheur sur ce peuple,
C'est le fruit de leur apostasie,
Car ils n'ont pas prêté l'oreille à ma parole,
et ma loi ils l'ont rejetée !

Que m'importe l'encens de Saba,
le jonc odorant d'un pays lointain ?
A vos holocaustes je ne prends point plaisir,
Vos sacrifices ne m'agréent pas ![16].

Malgré l'attachement du peuple à ses rites sensuels, les continuelles protestations des prophètes, accompagnées de menaces de châtiment, n'avaient pas manqué de jeter dans les consciences un trouble salutaire. En supprimant la cause de ces remords, la réforme deutéronomique avait fait croire aux Israélites que, désormais, étant en règle avec Dieu, tout danger de jugement divin était écarté. La prospérité relative du règne de Josias et ses heureuses tentatives d'expansion nationale vers le nord ne pouvaient qu'affermir cette impression d'euphorie et ces sentiments d'optimisme. Et, pourtant, la note pessimiste résonnait encore dans la bouche des prophètes :

Ils (les prêtres et un certain groupe de prophètes)
pansent la plaie de mon peuple, comme un mal sans [gravité,
en disant : Paix ! paix !
alors qu'il n'y a point de paix[17].

Aussi bien, dans le cours des événements, ne manquaient pas les signes menaçants pour un prochain

15. Nous suivons ici la leçon des Septante.
16. Jér., VI, 16-20.
17. Jér., VI, 14.

avenir. Et c'est pourquoi, sous cet optimisme de surface, subsistait une zone trouble d'inquiétudes, de sombres pressentiments. C'est ce dont Jérémie invite ses contemporains à se libérer, en mettant davantage leur vie en accord avec les grandes lois du gouvernement divin. Par là seulement, ils trouveront leur tranquillité d'âme. Par sa bouche, Jahvé constate l'échec de tous les moyens par lui employés pour les ramener à des sentiments meilleurs. Le plus clairement indiqué, c'est « le son de la trompette », c'est-à-dire les incessants appels des prophètes à la conversion. Le premier, le « retour aux voies anciennes », signifie probablement une invitation à scruter les grands principes de la révélation mosaïque, incorporés dans la Tora. Fidèle à la tradition de sa famille sacerdotale, qui fut toujours hostile aux innovations religieuses d'importation étrangère où elle flairait un relent de paganisme, Jérémie condamne l'usage dans le culte de « l'encens de Saba » et des « joncs odorants des pays lointains ». En accentuant cet aspect formaliste de la religion, et en enserrant les âmes dans un réseau de plus en plus compliqué d'observances rituelles, les prêtres, « au calame menteur », font dévier la réforme dans un sens dangereux. Que le peuple considère le véritable esprit du Deutéronome qui oriente les âmes vers une transformation intérieure.

C'est dans ce même ordre d'idées que se meut la méditation du prophète contenue dans les lignes suivantes :

> Est-ce que l'on tombe sans se relever ?
> S'égare-t-on sans se détourner ?
> Pourquoi ce peuple [ ] s'égare-t-il
> d'un égarement incessant ?
> S'endurcit-il dans la mauvaise voie,
> Refuse-t-il de revenir ?

J'ai écouté d'une oreille attentive,
Ce n'est pas la vérité qu'ils disent,
Pas un ne se repent de sa perversité
En disant : « Qu'ai-je fait ? »
Tous « sont emportés » dans leur course
Comme le coursier au combat.

La cigogne même, dans les cieux,
connaît sa saison.
La tourterelle, l'hirondelle et la grue
observent le temps de leur migration.
Mon peuple, lui, ne connaît pas
La règle de Jahvé !

Comment pouvez-vous dire : Nous sommes sages,
La loi de Jahvé est avec nous ?
Vraiment, la voici changée en mensonge
Par le style menteur des scribes[18].

Jérémie est déconcerté de voir son peuple s'obstiner dans son égarement et se lancer tête baissée dans une voie coupée d'obstacles. Ils ne comprennent pas les remontrances de l'homme de Dieu. Comment peut-il les accuser d'irréligion alors qu'ils ont une loi, une loi écrite en toutes lettres et infaillible! A cette religion de la lettre, Jérémie oppose la religion de l'esprit. Non, la religion n'est pas un catalogue de gestes mécaniques, c'est un instinct, le plus profond de la nature humaine, qui le pousse vers Dieu comme vers son centre de gravité, de sorte que le cœur est dans un trouble et une agitation incessants tant qu'il ne se repose pas en lui. Comment peut-il se faire que, à la différence de ces oiseaux migrateurs si fidèles à l'instinct de leur nature, l'homme seul s'obstine à se rebeller contre sa loi intime? Comment n'arrive-t-il pas à « connaître Dieu » de cette connaissance sympathique dont l'aboutisse-

18. Jér., VIII, 4-8.

ment dernier est la conformité de l'âme à son infinie justice? Pour venir en aide à cette aspiration intime, Dieu a donné à l'homme la Loi et les Prophètes. Comment se fait-il donc que sa conscience intime arrive si difficilement à s'accorder avec cette lumière venue d'en haut, qui est comme sa conscience extérieure? Énigme troublante, qu'il ne réussit pas à percer!

Un tel endurcissement ne peut que mal finir, car il est impossible que la justice de Dieu n'ait pas le dernier mot! Devant un tel spectacle, il est hanté de sinistres pressentiments. Ces petits enfants qui s'ébrouent joyeusement devant lui, il les voit voués à une fin prématurée et tragique; il voit leurs cadavres jonchant le sol et privés de sépulture. Une catastrophe sans précédent va anéantir toutes les joies de la vie; bruit de la meule, lumière de la lampe, chansons d'amour des fiancés. Il y aura tant de morts qu'on n'aura même plus le temps d'accomplir les rites funéraires. La mort! Voilà soudain surgir son spectre hideux « entrant par les fenêtres et pénétrant dans les palais, frappant l'enfant dans la rue et les jeunes gens sur les places[19] ». Dès lors, à quoi bon prendre femme, se mêler à la joie des festins ou aux lamentations funèbres puisque tout cela va cesser en un instant? Aussi, sur l'ordre de Dieu se tient-il farouchement à l'écart, afin d'être, par son attitude, un signe de ce qui va venir! Déjà, présage avant-coureur des jugements suprêmes, sévit sur la Judée une sécheresse calamiteuse :

> Les nobles envoient leurs serviteurs chercher de l'eau;
> Ils viennent aux citernes et les trouvent à sec,
> Ils s'en retournent leurs urnes vides.
> . . . . . .

19. Jér., XVI, 1-9; XIV, 12; cf. IX, 21; IX, 16, 17, 19-21.

Les cultivateurs du sol sont découragés,
Car la terre est sans pluie,
Les laboureurs sont déconcertés
et se voilent la tête !

Même la biche dans la plaine abandonne ses petits,
Car il n'y a plus de gazon;
Les onagres se dressent sur les hauteurs,
haletants, le regard vitreux,
Car il n'y a point d'herbages.

Dans sa détresse le peuple se tourne vers Jahvé :

Si nos iniquités témoignent contre nous, Jahvé,
Interviens du moins, pour l'honneur de ton Nom;
Car nos rébellions sont nombreuses,
Nous avons péché contre toi.

Toi, l'espoir d'Israël, ô Jahvé,
Son Sauveur au temps de la détresse,
Pourquoi es-tu comme un étranger sur cette terre,
Comme un voyageur qui s'arrête une nuit ?

Pourquoi es-tu comme un homme frappé de stupeur,
Comme impuissant à nous sauver ?
Pourtant tu es au milieu de nous, ô Jahvé,
Et c'est ton Nom que nous portons,
Ne nous délaisse pas [20].

Mais Jahvé, sachant bien cette ardente supplication inspirée par l'égoïsme et la peur du danger, plus que par un sincère désir de retour, demeure implacable :

Il se souvient maintenant de leur iniquité,
il punit leur péché !

A mesure que les années s'écoulent, les visions de

20. Jér., XIV, 6, 7-10.

malédiction et de catastrophe s'expriment en des accents de plus en plus dramatiques :

Ah ! pourquoi demeurer ici ?
Rassemblez-vous...
et entrons dans nos villes fortes
pour y trouver notre malheur,
Car Jahvé nous a maudits
et nous fait boire un breuvage empoisonné,
Car nous avons péché contre Lui.
Nous espérons, nous attendons le salut, et nul bien ne [vient !
le temps de la guérison, et voici la destruction !
Le hennissement de ses chevaux retentit depuis Dan,
Au cri de ses coursiers toute la terre tremble;
Ils viennent, ils dévorent terre et biens
la cité et ses habitants.

Incurable est ma douleur,
En moi, mon cœur est malade.
Écoutez le cri de détresse de mon peuple,
Des pays lointains et voisins :

Jahvé n'est-il plus à Sion,
Son Roi n'y est-il plus ?
Passée la moisson, fini l'été,
et nous ne sommes pas sauvés !

Sur le brisement de mon peuple je me lamente,
L'horreur m'a saisi.
N'y a-t-il plus de baume en Galaad,
N'y a-t-il plus de médecin ?
Pourquoi donc n'y a-t-il pas remède
Pour la blessure de mon peuple ?

Qui fera de ma tête une source de pleurs,
de mes yeux une fontaine de larmes ?
Que je pleure jour et nuit
Sur la blessure de mon peuple[21].

21. Jér., VIII, 14-23.

Quel événement a bien pu déclencher chez le prophète cet accès de consternation ? Ce ne peut être que le désastre de Meggiddo, où Josias, essayant de barrer la route du nord aux armées égyptiennes se portant au secours des Assyriens, fut tué, ou mortellement blessé et rapporté agonisant à Jérusalem où il mourut. Du coup, furent anéanties toutes les espérances illusoires suscitées par le renouvellement de l'Alliance. Sans doute, l'armée de Néchao avait poursuivi, après la victoire, sa marche vers le nord, mais de Ribla sur l'Oronte où il avait établi son camp, le danger d'une invasion possible continuait de hanter les imaginations affolées. La première réaction des Judéens, en face de la catastrophe, est celle du désespoir. Mais il leur en coûte de renoncer à ce vieux rêve d'indépendance, vestige du vieil idéal nomade, déjà en partie réalisé par le monarque qui vient de disparaître. Peu à peu, ils se ressaisissent. A la cour, les opinions sont divisées. Tandis que l'aîné des fils de Josias, Eliakim, se prononce pour la renonciation à toute tentative ultérieure de résistance, le plus jeune, Sellum, groupe autour de lui tout un parti qui se considère comme l'héritier de la pensée du roi défunt et demande la continuation contre l'Égypte de la guerre en faveur de l'indépendance nationale. Ce fut son avis qui prévalut et c'est lui que la voix du peuple porta sur le trône. Il succéda à son père sous le nom de Joachaz. Sous son impulsion et celle des prophètes de carrière, le peuple donna son approbation à la politique antiégyptienne inaugurée par Josias. Que pouvait-on craindre sous la double protection de la Loi et du Temple ? Les guerres qu'on allait soutenir n'étaient-elles pas plus que jamais les « guerres de Jahvé » ?

De son quartier général de Ribla, Néchao informé des événements de Judée se rendit compte que la résis-

tance israélite n'avait pas été complètement brisée par l'échec de Meggiddo. Avant d'aller plus avant, il résolut de prendre des mesures efficaces pour ne pas laisser couper sa ligne de retraite. Il détacha donc un corps expéditionnaire qui, marchant sur Jérusalem, s'empara de Joachaz et l'emmena prisonnier en Égypte. A sa place, il établit roi son aîné, Eliakim, dont il changea le nom en celui de Joakim, comme pour mieux marquer qu'il était sa créature. Celui-ci dut se soumettre à la suzeraineté égyptienne et payer une contribution de guerre. Ainsi, au bout de trois mois, fut étouffée dans son germe la tentative des Israélites de se soustraire au joug étranger.

Il n'est pas impossible de deviner quelque chose de leur état d'esprit en face des événements. De ce retour à Jahvé, que représentait la réforme de Josias, ils avaient selon les lois de la rétribution, espéré, comme récompense le bonheur et le succès. N'était-il pas écrit dans le Deutéronome, que Dieu leur donnerait la victoire sur leurs ennemis? et qu'ils ne connaîtraient plus le « chemin de l'Égypte », le chemin de la servitude? Or voici que les faits donnaient un démenti flagrant à cette promesse. Ils étaient battus et leur roi était prisonnier en Égypte ! De là à penser qu'avant la réforme, ils étaient plus heureux qu'à présent, il n'y avait qu'un pas. Et dès lors pourquoi ne pas revenir au culte de ces dieux dispensateurs de bonheur?... De plus, quand un roi remporte une victoire, son succès, d'après les idées anciennes, est aussi celui du dieu du vainqueur sur celui des vaincus. Or n'était-ce pas avec l'aide de la « reine des cieux », Neith, que Néchao avait battu Israël? Et dès lors, sans abandonner bien entendu le culte du Dieu national Jahvé, n'y avait-il pas lieu de faire une place dans le culte à cette déesse, si chère

aux femmes, que l'on avait honorée, naguère à Jérusalem au temps de l'invasion des cultes assyriens? Aussi, tout en demeurant fidèles au culte officiel du Temple, peu à peu, d'une manière d'abord clandestine, ils réintroduisent leurs anciens rites, dans leurs usages domestiques :

> Les enfants ramassent du bois, les pères allument le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine du ciel et verser des libations à des dieux étrangers [22].

Mais à quoi bon se cacher quand les pouvoirs publics eux-mêmes donnent l'exemple ! En effet le roi lui-même, sans rien toucher à l'organisation du Temple inaugurée par son père, non seulement fermait les yeux sur la restauration des hauts lieux interdits par la Loi, mais s'engageait lui-même dans la voie du syncrétisme religieux. Du moment qu'on ne touchait pas à leur monopole, les prêtres ne voyaient pas d'inconvénient à cette manière de faire, et pour amener l'eau à leur moulin, ne se faisaient pas scrupule d'installer jusque dans le Temple même ces cultes idolâtriques. Ainsi donc, comme Jérémie l'avait redouté, la réforme avait manqué son but.

Devant cette nouvelle apostasie, la prophétie ne pouvait pas rester muette. Elle se dressa menaçante en la personne d'Urie de Kariath Yarim « qui prophétisa contre cette ville et contre ce pays les mêmes choses que Jérémie [23]. Poursuivi par le roi, le prophète chercha un refuge en Égypte. Grâce à la faveur dont il jouissait auprès du Pharaon son suzerain, Joakim obtint son

22. Jér., VII, 18.
23. Jér., XXVI, 20-23.

extradition, le tua et fit jeter son corps dans la fosse commune.

Devant la gravité de cette situation et devant ce cadavre d'un homme qui, comme lui, prophétisait au nom de Jahvé, Jérémie comprit qu'il ne pouvait plus sans trahir sa vocation, s'attarder dans sa retraite d'Anathot. Affermi par ses longues années de contact intime avec Jahvé, il quitta donc « la terre en paix, pour affronter les halliers du Jourdain ».

II

La polémique contre la royauté prévaricatrice et le discours contre le temple

Dans ce deuxième séjour à Jérusalem, Jérémie est résolu à opposer un « mur d'airain » à la formidable coalition des forces hostiles à l'idée religieuse telle qu'il l'a reçue de Dieu; il va se heurter au roi, aux prêtres, aux prophètes, au peuple, et briser impitoyablement ce que celui-ci, dans son aberration, considère comme ses suprêmes appuis, la Loi et le Temple même! Et tout à la fois, comme sa mission n'est pas uniquement « de détruire et d'arracher », mais aussi de « planter et de bâtir », il sèmera les germes d'où naîtra l'Israël de l'avenir et dressera « la colonne de fer » qui restera debout au milieu des ruines accumulées par les dévastations prochaines.

A l'expérience, il s'est révélé combien le peuple avait eu raison de barrer à Joakim le chemin du trône. Depuis qu'il y est arrivé malgré eux, avec l'appui de l'étranger, ses instincts tyranniques et cupides, se donnant libre cours, ont bien vite fait regretter au peuple

les généreuses mesures humanitaires du pieux roi Josias. On est écrasé d'impôts et de corvées pour subvenir au train de vie fastueux du nouveau monarque. De nouveau les pauvres sont dépouillés pour assurer à l'aristocratie bien en cour le luxe et les plaisirs de la vie. On dirait que, s'abstenant de tonner directement contre ces abus, Jérémie commence par sympathiser avec les sentiments de regret qui s'agitent dans les cœurs, et prend en eux son point d'appui, pour donner d'une manière voilée un grave avertissement :

Ne pleurez pas celui qui est mort,
ne vous lamentez pas sur lui;
pleurez plutôt celui qui est parti,
car il ne reviendra plus,
il ne reverra plus sa terre natale !

Car ainsi parle Jahvé sur Sellum, fils de Josias, roi de Juda, qui a succédé sur le trône à Josias son père :

Une fois sorti de ce lieu, il n'y reviendra plus !
Car au lieu où il est déporté, là il mourra;
cette terre, il ne la verra plus ! [24]

Ce qui est plus triste que de mourir sous les coups de l'ennemi, c'est d'être emmené, prisonnier, exilé sur une terre étrangère et d'y mourir! Puissent-ils comprendre ce qu'ils doivent faire pour ne pas mériter une semblable destinée!...

Bientôt après, un autre épisode va montrer au peuple combien Jérémie est avec eux, dans ce qu'ils souffrent, et dans ce qu'ils pensent sans oser le dire. Un jour, les conversations à Jérusalem furent défrayées

24. Jér., XXII, 10-12.

par une feuille qui circulait sous le manteau et où le roi lui-même était violemment pris à partie. Elle disait :

Malheur à qui bâtit sa maison avec l'injustice,
ses chambres avec l'iniquité;
Qui fait travailler les autres sans les payer
Et ne leur donne pas le prix de leur peine !

Qui dit : Je me bâtirai un palais,
des appartements spacieux,
Aux larges ouvertures, aux lambris de cèdre,
et décorée au vermillon.
Penses-tu tenir ton rang royal
En rivalisant avec « Achaz »[25] pour le cèdre ?
Ton père mangeait et buvait... et cela lui suffisait,
et il faisait régner le droit et la justice.
Il défendait la cause du faible et de l'opprimé,
Et cela ne signifie-t-il pas connaître Dieu,
déclare Jahvé.
Pour toi, tes yeux et ton cœur ne cherchent que l'in-
[térêt.
Le sang des innocents à répandre, oppression et vio-
[lence à exercer.
C'est pourquoi, ainsi parle Jahvé sur Joakim,
fils de Josias, roi de Juda :
Pour lui, trêve des lamentations ! hélas, mon frère !
[hélas, ma sœur !
Pour lui point de lamentation : hélas, le maître ! hélas,
[sa majesté !
C'est la sépulture d'un âne qu'il aura,
Il sera traîné et jeté hors des portes de Jérusalem !

On devine la notoriété et les sympathies que durent conquérir ces audacieuses remontrances, à l'homme qui osait exprimer tout haut le sourd mécontentement de la foule et sans doute de bien des personnages appartenant aux milieux politiques ! Elles expliquent aussi

25. D'après les Septante.

l'acharnement de Joakim à le poursuivre sans pouvoir l'atteindre ni le réduire au silence.

Sentant bien que sa courageuse intervention a trouvé un écho parmi ses auditeurs, il va faire un pas de plus dans son offensive contre les obstacles à la religion du cœur, qui est la grande pensée de son message. Cette fois, il va s'attaquer aux privilèges et aux fonctions de ce sacerdoce du Temple auquel Joakim lui-même n'a pas osé toucher. Quand il entre dans le Temple, il est exaspéré de voir que toute la religion y consiste en l'accomplissement de gestes mécaniques, conforme à une lettre mortelle pour l'esprit et que, pour le plus grand bénéfice des prêtres, se développe à l'excès tout un réseau d'observances et un système sacrificiel de plus en plus compliqué dont l'exécution laisse intacte la perversité des sentiments et des mœurs. Avec cela le sanctuaire de Jahvé est de plus en plus souillé par l'invasion des cultes étrangers. Dans ses allées et venues sur l'esplanade sacrée, peut-être lui est-il arrivé de côtoyer ce jeune prêtre, si différent de ceux de sa caste, que Jahvé va bientôt discerner pour le ministère prophétique, et dont le cœur bouillonne déjà de colère à la vue des abominations qu'il nous a décrites à sa manière si dramatique [27]. Dans ses colloques intimes avec Jahvé, il le supplie d'avoir pitié de ce peuple aveuglé auquel il demeure attaché malgré tout du plus profond de lui-même, et d'ouvrir son cœur et ses oreilles à ses avertissements. Hélas; c'est trop tard. La colère divine est à son comble et ses décrets sont scellés!

Et toi, n'intercède pas pour ce peuple et ne m'adresse

26. Jér., XXII, 15-19.

27. Ezéchiel, VIII. On sait de quelle empreinte profonde les paroles de Jérémie ont marqué le prêtre prophète.

pour lui ni supplications ni prières. Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ?... Les enfants ramassent du bois, les pères allument le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine du ciel et ils versent des libations à des dieux étrangers, pour m'affliger. Est-ce moi qu'ils affligent, déclare Jahvé, et non pas plutôt eux-mêmes pour leur propre confusion ?

C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur Jahvé :
Voici que ma colère, ma fureur, va se répandre sur ce lieu,
sur les hommes et sur les bêtes,
sur les arbres des champs et sur les produits de la terre,
elle brûlera et ne s'éteindra pas ![28]

Alors le cœur plein à craquer de la colère de Dieu, Jérémie se précipite au Temple. Au milieu des rumeurs de la prière publique, des victimes qu'on immole et des fumées de l'encens des festins religieux par où le peuple croit entrer en communion avec la divinité, le voilà qui se dresse soudain, le visage et les yeux en flammes, tel jadis devant David, à cette même place, l'Ange des vengeances divines.

« Oui, leur dit-il, multipliez holocaustes et sacrifices et mangez-en la chair ! Mais je n'ai rien dit, rien prescrit à vos pères au jour où je les fis sortir de la terre d'Égypte sur les holocaustes et les sacrifices. Mais voici ce que je leur ai prescrit; je leur ai dit : Écoutez ma voix, alors je serai votre Dieu et vous serez mon peuple; marchez dans les voies que je vous ai prescrites et ce sera pour votre bien. Mais ils ne m'ont pas écouté... ils ont suivi l'opiniâtreté de leur cœur pervers[29]. »

Et le réquisitoire se développe implacable, stigmatisant les crimes du passé et ceux du présent, et annon-

28. Jér., VII, 16-20.
29. Jér., VII, 21; VIII, 3.

çant les jugements prochains, l'anéantissement de toute vie en Juda, les opprobres réservés aux chefs responsables, et, pour les survivants, la dispersion et l'exil.

Devant cette offensive soudaine, où ils sentent passer l'ouragan divin, ils sont comme figés dans la stupeur et l'épouvante. La situation est tragique pour le sacerdoce. Si les prêtres laissent passer sans réplique cette condamnation absolue de leur tradition religieuse, c'est l'écroulement de leurs lois, de leur prestige, de leur situation matérielle. D'abord déconcertés par cette attaque inattendue et soudaine, ils se ressaisissent et se dressent menaçants devant l'insulte. Conscients du caractère traditionnel des valeurs spirituelles dont ils sont les détenteurs, ils défendent contre le prophète, la sagesse sacerdotale.

« Nous sommes les sages, disent-ils. Nous possédons la doctrine de Dieu et ses préceptes. Ce qui s'accomplit ici est la volonté de Dieu. »

Jérémie ne désarme pas :

> Comment pouvez-vous dire : Nous sommes les sages, nous avons avec nous la Loi de Dieu ? La Loi ? Le calame mensonger des scribes ne l'a-t-il pas changée en mensonge ? Aussi les sages seront-ils confondus et pris au piège. Ils ont rejeté la parole de Jahvé; après cela quelle sagesse pourraient-ils avoir ? [30]

Avec cette attaque foudroyante contre le sacerdoce, sa Loi, ses sacrifices, Jérémie se situe au point crucial de l'histoire, de celle de son temps d'abord, mais aussi de toute l'histoire religieuse à travers les âges. Il a jeté dans les âmes un ferment qui, malgré elles, continuera de les travailler. A tout instant désormais, roi,

30. Jér., VIII, 8.

peuple, prêtres, voient se dresser devant eux la parole importune de l'homme d'Anathot, qui sème dans les cœurs une inquiétude salutaire et fait planer un doute sur tout ce en quoi ils avaient mis leur confiance. Une seule chose semble avoir échappé jusqu'ici à sa critique corrosive : le Temple.

Le Temple. S'il reste encore une institution qui rassemble en Israël l'unanimité des cœurs et soit au-dessus de toute discussion, c'est bien celle-là! Sur ce point le sacerdoce et le prophétisme, par ailleurs si profondément divisés, sont bien d'accord. N'est-ce pas Isaïe, qui leur a montré dans ce signe monumental de la présence et de la protection divines, le gage de l'inviolabilité de Sion[31]. Ils savent ce qu'il en coûta jadis à Sennachérib pour avoir voulu violer la cité du Dieu redoutable! Mais tandis que, dans la pensée d'Isaïe cette protection divine demeurait conditionnée par la conversion du peuple, la religion populaire matérialisant et dégradant l'idée du prophète, l'a transformée en une croyance superstitieuse, selon laquelle la vertu magique du Temple opérera toujours quoi qu'il en soit de la conduite d'Israël et de ses dispositions intimes.

Ce dangereux état d'esprit est désormais l'objet des méditations de Jérémie, qui s'en entretient avec Dieu. Le sens de la réponse de Jahvé ne saurait être douteux :

> Que me veut mon bien-aimé dans ma Maison,
> tandis qu'il accomplit ses mauvais desseins ?
> Si des morceaux de graisse et de chair sacrée
> Peuvent détourner de toi la calamité,
> Alors réjouis-toi !
>
> Olivier verdoyant, resplendissant de beauté;
> tel était ton nom.

31. Isaïe, VIII, 6; XXVIII, 16.

Avec le fracas d'un grand ouragan,
ses rameaux sont flétris,
ses branches ravagées ![32]

Fort de cette nouvelle assurance d'en haut, Jérémie part renverser cette idée du Temple fétiche. Comme le fera plus tard Jésus, il choisit, pour délivrer son message, un jour de grand rassemblement dans le sanctuaire. Toute l'élite judéenne était là. Les sacrifices allaient leur cours. C'était un spectacle grandiose. Les cœurs débordaient de confiance et d'allégresse sacrée, quand soudain parut le prophète redouté. A son air bouleversé, il était facile de deviner le grondement intérieur qui l'agitait. Moïse n'était pas plus terrible, quand il brisait les tables de la Loi et foudroyait les adorateurs du veau d'or. Dans la pleine conscience qu'il accomplissait le grand pas, le pas suprême, qu'il allait enlever au peuple son dernier recours et que la destinée d'Israël dépendait de l'accueil qui serait fait à sa parole, il s'écria d'une voix forte :

Ainsi parle Jahvé :
Gardez-vous d'avoir confiance dans les discours menteurs qui disent : le Temple de Jahvé ! le Temple de Jahvé ! le Temple de Jahvé !... Si vous améliorez vos voies et vos œuvres; si dans vos différends vous rendez justice à chacun; si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve; si vous ne versez pas en ce lieu le sang innocent; si vous ne courez pas après les dieux étrangers pour votre malheur; alors je demeurerai à jamais avec vous dans ce lieu et dans ce pays que j'ai donné à vos pères.
Mais voici que vous avez confiance en des paroles menteuses, sans nul profit. Quoi ! voler, tuer, commettre l'adultère, se parjurer, encenser Baal, courir après des dieux étrangers qui vous sont inconnus ! Et puis vous venez

32. Jér., XII, 15 ss.

vous mettre devant moi dans cette Maison qui porte mon Nom et vous dites : « Nous voilà en sûreté » pour commettre ces abominations ! Est-elle donc, à vos yeux, une caverne de voleurs, cette Maison qui porte mon Nom ? Eh bien, moi aussi, je l'ai vu, déclare Jahvé. Allez donc à ma demeure à Silo, où j'avais établi mon Nom autrefois, et voyez ce que j'en ai fait à cause de la perversité de mon peuple Israël. Et maintenant, puisque telle est votre conduite, déclare Jahvé, et que vous ne m'avez pas écouté quand je vous parlais assidûment, et que vous n'avez pas répondu quand je vous appelais, je traiterai cette Maison qui porte mon Nom, en laquelle vous avez confiance, et ce lieu que j'ai donné à vous et à vos pères, comme j'ai traité Silo, et je vous rejetterai loin de ma face, comme j'ai rejeté tous vos frères, toute la race d'Éphraïm ! [33]

Sous cette harangue passionnée un immense mouvement d'indignation soulève la foule. Leur fureur est au paroxysme. Ils se précipitent sur lui en hurlant : « Tu es digne de mort ! Pourquoi as-tu prophétisé au nom de Jahvé en disant : « Cette maison sera comme Silo et « cette ville sera déserte et sans habitants. »

En parlant comme il venait de le faire, Jérémie savait bien qu'il risquait sa vie. Heureusement pour lui, il avait de hautes protections jusque parmi les fonctionnaires royaux. Au bruit de l'émeute se précipitèrent dans les parvis des gens du palais, parmi lesquels Ahicam, fils de Saphan, ami personnel du prophète. Non sans peine ils l'arrachèrent aux mains de ses agresseurs, et l'on institua un tribunal, pour juger le cas, devant la Porte Neuve. Les prêtres et les prophètes formulèrent l'accusation. Pour toute réponse Jérémie ne put que confirmer son oracle menaçant. Indifférent à

33. Jér., VII, 4-15; cf. XXVI, qui est un deuxième récit plus circonstancié du même événement.

sa destinée personnelle et uniquement soucieux de celle de son peuple, il prit une attitude de fermeté et de résignation et prononça des paroles qui le haussèrent d'un coup à la dignité de la plus sublime figure du divin Patient :

> Pour moi, leur dit-il, me voici entre vos mains, faites de moi ce que bon vous semblera. Mais sachez bien que si vous me mettez à mort, c'est du sang d'un innocent que vous vous chargez, vous, cette ville et ses habitants; car, en vérité, Jahvé m'a envoyé vers vous pour faire entendre à vos oreilles toutes ces paroles [34].

Et voici que, devant tant de noble assurance et de désintéressement héroïque, remonte à la surface des âmes la foi profonde d'Israël, en l'immortelle vérité de la prophétie. Ils reconnaissent en lui le souffle de l'Esprit divin. Et désormais, renonçant à l'accuser, on cherche dans le passé du prophétisme des attitudes et des paroles qui justifient les siennes. Et l'on découvre un oracle de Michée qui lui aussi avait annoncé la dévastation du Temple, sans pour cela s'attirer les représailles des pouvoirs publics. Et, malgré les protestations des prêtres et des prophètes, les magistrats et le peuple prononcent une sentence d'acquittement : « Cet homme ne mérite pas la mort, car il nous a parlé au nom de Jahvé notre Dieu ! »

Avec ce discours contre le Temple nous sommes au point culminant du ministère de Jérémie et à un tournant de l'histoire religieuse. Ses paroles sont décisives pour l'avenir de la religion, et décisive aussi pour l'avenir d'Israël la réaction qu'elles ont déterminée chez lui. En les acceptant comme l'expression de la vérité

34. Jér., xxvi, 15 ss.

divine, la fausse confiance du peuple en son Temple est ébranlée en ses fondements. Il commence à sentir qu'il faudra placer ailleurs ses raisons de vivre et d'espérer. Oh ! sans doute, il faudra des siècles pour que ce germe mûrisse. Il ne sera pas donné à Jérémie de le voir mûrir. Du sommet religieux où il se dresse, il ne lui sera donné, comme jadis à Moïse du haut du Nébo, que de contempler de loin cette terre promise : car elle est déjà vraie la parole qui ne sera prononcée que plusieurs siècles plus tard : « Autre est celui qui sème et autre celui qui moissonne. » Et sans doute le Christ du puits de Jacob, pensait-il à la destinée tragique et sublime du prophète d'Anathot, quand cette parole tombait de ses lèvres devant les moissons blanchissantes de Sichem et que, à sa manière, il redisait à la Samaritaine, pour les siècles à venir, le grand message du sublime voyant : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... l'heure vient et c'est maintenant où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité [35]. »

Fr. M.-L. Dumeste, O. P.

Jérusalem.

35. Jean, IV, 21.

TEXTES

M. J. Scheeben

Le corps glorifié [1]

Le corps de l'homme n'est pas glorifié et spiritualisé comme un tout indépendant, mais comme corps informé et vivifié par une âme spirituelle. Ce n'est pas à un esprit étranger qu'il est assimilé, mais à un esprit vivant en lui. N'existant, comme corps humain, que par et pour cet esprit qui l'anime, sa conformité à lui doit trouver en lui sa raison d'être et sa signification propres, elle doit s'expliquer *par* et *pour* la soumission du corps à l'âme spirituelle.

C'est une profonde pensée de saint Thomas que la glorification du corps, considérée dans les trois propriétés susnommées, n'est en définitive qu'une *plena subjectio corporis ad animam*, car le dépassement de la matérialité par le corps consiste précisément dans le fait que l'esprit le pénètre, le domine entièrement et parfaitement par sa force surnaturelle.

Déjà, naturellement, comme principe de vie, l'esprit domine le corps dans les fonctions naturelles de la vie et du mouvement, mais cette domination est étroitement limitée par la matérialité, qui restreint jusqu'à la liberté propre de l'esprit. Non seulement, en effet, celui-ci ne peut pas affran-

1. Nous donnons ici, à titre de document, ce beau texte de M.-J. Scheeben, *Die Mysterien des Christentums*, § 95, éd. de Mayence, 1931, pp. 641-647, traduit par le R. P. Lavaud. Il éclaire et il complète l'étude de notre collaborateur qu'on a lue plus haut. (N.D.L.R.)

chir le corps de sa dépendance de l'espace, de sa passibilité, s'en servir comme d'un instrument toujours prêt à exécuter les mouvements qu'il veut lui imprimer, mais il est lui-même entravé par la matérialité du corps qu'il anime. Il ne peut être substantiellement où le corps n'est pas, il participe à sa passibilité, et son activité propre est souvent empêchée par le corps qui « l'aggrave » : *corpus quod corrumpitur aggravat animam.*

Seule la force de l'esprit de Dieu peut rendre parfaite la domination de l'âme sur le corps. Élevée elle-même à un degré supérieur de spiritualité, plongée dans le feu divin, l'âme peut désormais prendre possession du corps, le pénétrer, le dominer entièrement avec infiniment plus de force qu'elle ne le pouvait par nature ; absorber en lui tout ce qu'il représente par rapport à elle de difformité, de résistance et d'obstacle. Cette pénétration parfaite du corps par l'âme spirituelle est, concrètement, dans l'homme, la cause de la spiritualisation du corps, qui aussi bien ne peut, en dernière analyse, s'expliquer que par elle.

S'il advient que le corps soit soumis à la domination de l'âme au point que les limites de sa matérialité soient abolies, la première conséquence qui en résultera sera la *subtilité*, la finesse du corps. Si nos explications sont exactes, celle-ci est de telle nature que le corps peut exister partout où l'âme peut exister elle-même. Saint Thomas, qui n'admet pas cette explication, en donne une autre que nous pouvons accepter, à côté de la nôtre, pour la compléter et l'approfondir. Précisément, en effet, la pénétrante domination du corps par l'âme implique comme telle un certain affinement du corps, une certaine victoire sur l'épaisseur et densité par quoi sa matérialité le soustrait à la pleine pénétration par l'esprit... Dans le cas du corps glorieux, l'obstacle est écarté, l'aptitude à se laisser pénétrer est donnée par l'âme elle-même s'emparant du corps avec une force divine. La suite immédiate de cette action de l'âme est cette subtilité qui lui donne précisément d'être pénétrable à l'âme; la suite ultérieure est la subtilité par rapport à l'espace, en vertu de laquelle le corps, avec l'âme qui le domine entièrement, peut se trouver partout où elle-même peut exister.

On voit par là que saint Thomas, s'il nie la subtilité du corps glorieux au dernier sens, n'écarte ainsi qu'un élément secondaire, et saisit d'autant plus profondément, à la racine même, la nature propre de la subtilité et de la spiritualisation du corps en général.

De l'absolue soumission du corps à l'âme, nous déduisons facilement et sûrement les autres propriétés : l'incorruptibilité et l'agilité. Quand le corps est à ce point dominé par l'esprit que sa matérialité est complètement refoulée et paralysée, qu'il s'élève au niveau de l'esprit, il est clair qu'il ne peut plus être atteint ni détruit par aucune des causes qui, du fait de sa matérialité, avaient pouvoir sur lui. Rien ne peut l'affecter au point que l'âme en soit douloureusement touchée. Il doit être, au contraire, dans la pleine dépendance de l'âme, et, loin de mettre obstacle aux mouvements de celle-ci, se laisser mouvoir et régir par elle sous tous les rapports.

Ainsi donc, les trois propriétés du corps humain glorifié sont intimement connexes avec la parfaite domination surnaturelle de l'âme. Elles sont l'effet de la force surnaturelle dont l'âme est investie par l'esprit de Dieu. Elles sont en même temps les conditions indispensables de cette domination parfaite et permanente de l'âme et s'y ordonnent comme à leur fin. Ce n'est pas, en effet, pour le corps que l'âme, par la puissance du Saint-Esprit, le spiritualise; c'est pour s'affranchir elle-même de toutes les limites et de tous les liens de la matérialité et pouvoir se servir sans obstacle de son corps comme d'un instrument toujours disponible. Voilà pourquoi nous disions que la soumission du corps à l'âme est en même temps la raison profonde et la fin de sa spiritualisation. Il n'y a là nulle contradiction. Cette soumission est cause de la spiritualisation du corps, en tant que le corps est pénétré et dominé par l'âme; elle en est la fin, car c'est la spiritualisation du corps qui rend possible la domination parfaite de l'âme.

Il est clair qu'une telle soumission du corps à l'âme, qui, à des titres divers, opère et suppose une merveilleuse conformation de lui à elle, est plus qu'admirable; qu'elle dépasse tout ce à quoi la nature humaine pourrait prétendre ; est aussi mystérieuse, plus mystérieuse même,

que les dons d'intégrité du premier homme, qui n'en étaient que le prélude.

D'une certaine manière, l'intégrité originelle donnait déjà ce que donnera la glorification, parce qu'elle-même reposait sur une sorte de glorification par le Saint-Esprit. Mais cette glorification ne purifiait pas radicalement le corps et la vie physique, n'excluait pas, au point de les rendre impossibles, les imperfections naturelles et la dissolution totale; elle se contentait de les masquer, de les suspendre. C'est le propre de la glorification céleste de les supprimer par une transformation intérieure. L'immortalité d'Adam était une possibilité de ne pas mourir, un *posse non mori*, non pas une impossibilité de mourir, un *non posse mori*. Le mystère de la glorification l'emporte autant sur l'intégrité que le *non posse mori* sur le *posse non mori*.

L'intégrité doit raffiner et purifier la nature, en faire un fin et pur miroir, capable de recevoir la lumière de la grâce divine. L'affinement et la purification de la nature par la glorification doit en faire un pur miroir capable de recevoir la lumière de gloire, en laquelle Dieu se donne à voir face à face. L'intégrité libère l'âme, appelée à la sublime liberté des enfants de Dieu, des liens de la chair, la rend maîtresse de celle-ci. L'âme entrant effectivement en pleine possession de la liberté des enfants de Dieu doit être affranchie des liens de la chair de la manière la plus totale, obtenir la plus absolue domination sur la chair.

Au rapport de l'intégrité à la grâce de la filiation correspond le rapport de la gloire du corps à celle de l'âme. De part et d'autre, le second terme achève le mystère du premier et lui donne toute sa signification.

Mais si la glorification du corps est pour celle de l'âme, nous devons y découvrir encore davantage. L'affinement, la purification du corps, sa participation à la spiritualité naturelle de l'âme, ne sont pas encore glorification positive du corps, conformation du corps à l'esprit en tant qu'il est lui-même surnaturellement glorifié et divinisé, mais conditionnent cette participation du corps à la gloire surnaturelle de l'âme, et y tendent.

Tout entier conformé à l'esprit, pénétré et dominé par lui, mêlé à lui, fondu en lui, le corps peut et doit être

saisi, avec l'esprit, par le feu de la divinité, refléter en soi l'emprise divine sur l'âme. L'esprit de Dieu, en purifiant le corps, le dispose à recevoir une participation de sa propre splendeur, une force et une maîtrise surnaturelles qui vérifient en toute sa portée le mot de l'Apôtre : « Les semailles se font dans la honte sordide, la levée dans la gloire; les semailles se font dans la faiblesse, la levée dans la force. »

Déjà, la pureté et la finesse du corps spiritualisé lui donnent grande beauté et puissance. Sa soumission à l'âme confère à sa vie une force et une énergie supérieures à celles qui lui conviennent par nature. Mais ce n'est encore que la beauté naturelle de l'âme, irradiant le corps, selon un mode d'ailleurs surnaturel, la force vivante de l'âme s'emparant du corps triomphalement. De la lumière de gloire qui inonde l'âme et la rend capable de voir le visage de Dieu découle tout naturellement dans le corps une beauté et une vie supérieures plus spirituelles, à moins d'admettre que l'extase suprême, le ravissement de l'âme dans la vision de Dieu ne glorifient pas plus le visage humain, ne pénètrent pas toute la vie de la nature d'une douceur plus merveilleuse que les ravissements naturels. Mais ce retentissement immédiat de la lumière de gloire n'est pas un débordement de cette lumière même. Ce n'est pas cette lumière purement spirituelle qui peut donner au corps plus d'éclat et le faire rayonner. Et même, si l'âme n'était pas gratifiée pour son corps aussi d'une puissance surnaturelle de vie, l'immense énergie de cette lumière purement spirituelle pourrait paralyser complètement, au lieu de la surélever, l'activité inférieure de l'âme.

Si la glorification du corps doit être en rapport avec celle de l'âme, il faut que, par la puissance divine, soit donnée au corps une lumière adaptée à sa nature, comme est donnée à l'âme une lumière à elle adaptée. Mais cette lumière corporelle doit être aussi supérieure à la nature du corps et de toute la lumière physique que la lumière de gloire est supérieure à toute lumière spirituelle naturelle et à la nature de l'âme. Comme la lumière de gloire le fait pour l'âme, elle doit glorifier le corps à la fois dans sa substance et sa vie, donner à sa substance une splendeur plus grande, à sa vie une force supérieure, et cela d'une ma-

nière si sublime que cet éclat, pourtant propre à un corps, reste invisible à tout regard naturel et que cette force habilite le corps à concourir à des actes vitaux auxquels il ne pourrait naturellement contribuer.

Malgré leur intime différence, les deux lumières sont en si étroite relation l'une à l'autre que l'on peut considérer l'une comme la suite de l'autre, et même les regarder toutes deux comme une seule et unique lumière. La lumière du corps, si elle n'est pas produite par celle de l'âme ni tout à fait identique avec elle, est en connexion naturelle avec elle, en raison même de l'union naturelle du corps et de l'âme. Autant que la nature du corps le permet, elle le rend conforme à l'âme transfigurée et fait resplendir en lui la gloire de celle-ci. Toutes deux sont les effets de cette splendeur divine du Saint-Esprit qui étend son influence de l'âme au corps et glorifie le corps en vue de l'âme. En ce sens, on peut concevoir la gloire du corps comme un rejaillissement de la gloire de l'âme, et toutes deux comme une effusion de la force et de la gloire divines saisissant l'homme tout entier.

BILLET D'APOSTOLUS

Prêcher la doctrine

C'est d'un prédicateur en renom que je tiens cette véridique histoire. Il gagnait son monde par un langage simple et direct : on venait donc l'entendre, le bon curé de la paroisse était ravi, mais il lui restait un scrupule. « Ce n'est pas mal, disait-il le soir à son hôte, et c'est même très bien; laissez-moi pourtant vous donner un conseil : vous n'êtes pas assez doctrinal. » Le prédicateur, qui était un religieux, et donc habitué à l'obéissance, chercha dans ses souvenirs des mots savants et techniques : il en trouva, ainsi substantiel, formel, impétratoire. *Les auditeurs ne comprirent pas, mais cela n'avait aucune importance. Le soir, le curé eut un bon sourire. « Cette fois, cela va », dit-il au prédicateur, en lui serrant la main.*

Et cette anecdote me rappelait le conseil d'un vieux maître. « On doit commencer par préparer un cours très clair et très facile à entendre. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore y mettre par endroits ce que j'appellerais un peu d'obscurité nécessaire. » Ce vieux maître connaissait l'adolescent et plus encore l'adolescente. De

même que saint François saupoudrait ses aliments avec de la cendre, il glissait dans un excellent cours quelques pincées de ténèbres. Il savait que l'attention de l'espèce humaine ne se nourrit que de ce qu'elle comprend, mais ne se plaît qu'à ce qu'elle ne comprend pas.

Ces remarques sont justes. Mais ce sont des recettes et des tours dans un sac. Lorsque le prédicateur monte en chaire, il doit rejeter tous ces conseils, et s'il faut des agréments, que ces agréments, disait Pascal, soient eux-mêmes pris du vrai.

La parole de l'apôtre doit avoir en somme trois caractères. Il s'agit d'abord pour lui de comprendre ce qu'il se propose d'enseigner. Ensuite de le faire comprendre aux autres. Enfin d'y mettre pour ainsi parler son cœur et de laisser passer son âme dans ce qu'il dit. La première affaire relève de l'intelligence. La troisième de la vie profonde et de mystère de la personne : c'est par elle que triomphent les saints. Quant à la seconde qui nous est accessible, elle résulte comme tous les arts d'un premier don et d'un long, d'un invincible travail.

Qu'est-ce donc qu'enseigner? Je dirais que c'est retransmettre ce qu'on sait dans la langue de ceux qui ne le savent pas. On n'enseigne donc jamais en répétant, ni même en se répétant soi-même. Pour enseigner avec efficace, il faudrait premièrement entrer dans l'esprit de ses auditeurs, apprendre leur vocabulaire, connaître leur horizon, traduire dans leur système ce qui est du vôtre. Dur labeur. Labeur de sympathie, labeur de charité active. Mais aussi, quelle récompense! La preuve que l'on sait, disait le viel Aristote, c'est quand on est capabe d'enseigner.

Les difficultés sont lourdes. Elles commencent au catéchisme. Trop souvent nous nous imaginons que les enfants comprennent. Mais hélas! leur vocabulaire est si pauvre, si différent de celui des théologiens, que parfois ils ne nous entendent même pas. La Vie Spirituelle *a donné, l'autre mois, des exemples bien émouvants de ces confusions :*

> Le péché actuel est celui que nous commettons par notre propre volonté. « Par notre propre volonté » devient « par notre propreté ». L'oraison dominicale, c'est l'oraison ou le repos municipal (oraison est un mot inconnu). Le Décalogue, c'est le dectalogue ; l'acte de contrition, c'est la contribution ou la construction; l'humilité, c'est l'humidité; la sainteté, c'est la santé; la résolution, c'est la révolution, ou encore la résurrection. Cet enfant nous raconte d'une manière très vivante la parabole du Parisien et du Républicain, qu'il a parfaitement saisie. Tel autre fait intervenir un Jésuite dans la parabole du bon Samaritain. Ce n'est pas qu'il comprenne mieux le mot « jésuite » que le mot « lévite », mais il a entendu le premier et pas le second. Soit dit en passant, l'Évangile est encore ce que nos enfants, petits et grands, comprennent le mieux.

Ce mot dit en passant va plus loin qu'on ne le pense. Que l'on songe à l'histoire si parlante du Curé d'Ars. Que l'on relise ces premiers sermons oratoires qu'il écrivait debout dans sa sacristie en suant eau et sang, qu'il apprenait par cœur, qu'il déclamait d'une voix aiguë, et parfois il avait une défaillance de mémoire et il s'arrêtait court. C'était bien de la doctrine, mais elle n'était pas retransmise. Le bon sens paysan et la sainteté lui désapprirent ce qu'il avait appris avec tant de peine. Il retrouva, en parlant aux enfants du catéchisme et de l'orphelinat, la simplicité, le feu, la trans-

parence, qui avaient toujours été dans son âme. Il se défia des mots que les gens de sa campagne ne pourraient pas retenir. Il mit en scène ce qu'il racontait. Sa parole était frêle, sa voix cassée, mais si on avait pu imprimer ce qui coulait de ses lèvres, et bien qu'il prêchât toujours la doctrine, on y aurait trouvé de la parenté avec la manière de Jésus dans l'Évangile.

Les laïques ont souvent l'impression que la prédication ordinaire n'est pas assez adaptée aux besoins et aux goûts modernes. Notre époque n'est plus celle de l'éloquence. Ni à la Chambre, ni au barreau, ni à la Sorbonne, où la chaire de français s'appelait autrefois chaire d'éloquence. Il ne s'agit plus de revêtir ses sentiments d'une forme qui les honore; il s'agit d'être simple et sincère; simple, parce que maintenant on n'a plus le temps de vous écouter longtemps; simple, mais surtout loyal, parce que notre siècle a trop entendu de discours insincères, et il connaît trop les lois de la fabrication. Une voix simple et humaine retentira longuement.

*Les fidèles ont besoin d'une parole claire, dense, pratique, positive, et qui donne la substance dans des formes facilement accessibles. En ce sens, on peut dire que le goût de nos milieux modernes se rapprocherait beaucoup plus du goût des anciens chrétiens grecs que de celui des chrétiens du siècle de Louis XIV, lequel demeure pourtant le canon de l'éloquence sacrée. Les Pères grecs avaient créé le genre de l'*homélie, *qui est comme une conversation avec le peuple.*

Plusieurs s'imaginent qu'un sermon contient de la doctrine quand il offre beaucoup de termes abstraits que personne n'entend. Mais la doctrine n'est pas nécessairement revêtue de scolastique, et un sermon peut être parfaitement doctrinal sans être pour autant d'in-

telligence difficile. Expliquer le dogme, donner les motifs de la foi, commenter l'Évangile, parler des vertus et des devoirs de chacun, surtout de ceux qui se présentent à nous chaque jour comme le devoir de notre état, laisser de côté l'inutile ou le moins utile pour se concentrer sur ce qui est nécessaire, dire toujours quelque chose à quelqu'un, viser à un enseignement efficace et qui forme l'homme d'aujourd'hui à la morale, à l'action sociale, à la piété et au rayonnement, voilà, semble-t-il, où doivent porter les efforts.

APOSTOLUS.

Un effort pour l'unité

I. — Idéal de chrétienté

Le culte envers la Mère de Dieu fut toujours considéré comme un des terrains propices du rapprochement entre catholiques et orthodoxes. Un effort méthodique, loyal et profond, en vue de l'union, ne pourrait-il être tenté sur cette base ?

Certes, on n'a pas négligé, parmi les nôtres, de recourir à la Mère de tous les chrétiens pour la supplier de les unir. En 1898, les Pères Assomptionnistes fondaient, dans ce but, l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption, qui accusait en 1926 70.000 membres et s'avère toujours très vivante. C'est également sous le patronage de la Vierge que les Pères Dominicains du *Centre d'Études Russes « Istina »* fondaient, en 1934, une Association de Prières pour la Russie, dont un des buts était précisément de rétablir l'unité entre l'orthodoxie russe et le catholicisme romain. Mais cet effort de piété ne saurait suffire : il doit inspirer le travail que cette prière pour la réunion, de toute évidence, postule.

Ce travail, à l'heure actuelle, se présente à nous dans des conditions particulièrement favorables, et, en tout cas, nouvelles. Le P. Dumont, l'un des animateurs avec le P. Hubatzeck, de nos récentes manifestations mariales, écrivait fort justement, dans *La Vie Catholique* du 26 février dernier :

> La grande nation orthodoxe, la Russie, est en proie à la plus épouvantable tragédie religieuse que le monde ait jamais connue. Phénomène contagieux, l'athéisme marxiste s'est abattu depuis lors sur l'Occident catholique, et le dernier mot n'est pas dit de la lutte fratricide qui se déroule à nos frontières au-delà des Pyrénées. Devant cette menace et, d'une façon plus générale, devant les problèmes formidables qui se posent dans le monde au point de vue économique, social ou moral, la chrétienté tout entière se sent tra-

vaillée par un immense besoin d'union. Si louables que soient les efforts qui, en dehors de l'obédience du Saint-Siège, sont tentés dans le sens de cette réunion, il faut bien avouer que les chances de succès sont de ce côté bien minimes. Les confessions issues de la Réforme sont allées se fractionnant sans cesse davantage et le rejet de l'autorité souveraine du successeur de Pierre ne pouvait qu'aboutir à ce fractionnement. Les divers mouvements œcuméniques d'inspiration protestante qu'ont jalonnés l'an dernier les conférences mondiales d'Oxford et d'Édimbourg, unifiés d'ailleurs entre eux à la suite de ces conférences, s'efforcent d'attirer dans leur orbite les églises orthodoxes d'Orient. Mais quel abîme sépare le monde réformé de la véritable tradition de ces églises : attachement aux dogmes fondamentaux définis par les Conciles œcuméniques des premiers siècles, conception même de l'Église avec ses institutions sacramentelles et sa hiérarchie divinement établie et investie d'une légitime autorité, enfin vénération profonde et toute filiale envers la Très Sainte Vierge Marie proclamée véritablement Mère de Dieu. Entre tous, ce dernier point est sans doute le plus sensible au cœur et à la piété des fidèles, Édimbourg l'a clairement montré.

Les orthodoxes ne sont pas prêts à signer un compromis sur ce point fondamental de leur croyance : les négations de la Réforme marqueront, ici, un point d'arrêt[1]. « Quelle profonde similitude, au contraire, ajoute le P. Dumont, sur tous ces points, et quelle étroite parenté entre le monde orthodoxe et le monde catholique ! » L'effort ne devrait-il pas consister dès lors à prendre pleinement conscience de cette « *similitude* » et de cette « *parenté* » ?

Ceci suppose un sérieux travail d'enquête historique et théologique, si l'on ne veut pas en rester aux considérations superficielles et aux palabres sans portée.

Ce travail, mené dans son ensemble et avec un souci d'approfondissement dans la confrontation, n'a guère été entrepris jusqu'à présent. Il était bon qu'il fût amorcé. Nul

1. « Je dois répéter que tant que le monde protestant ne verra dans la vénération de la Vierge et dans la conception de l'Église que des originalités de l'orthodoxie auxquelles on peut être indulgent — sans vouloir comprendre que ces vérités forment une manière de concevoir l'Incarnation du Christ et sont donc à la base même de notre foi —, aucun vrai rapprochement ne sera possible. » L. Zander, *Les impressions d'un orthodoxe* (sur Oxford et Édimbourg), dans *Le Christianisme social*, septembre-décembre 1937, pp. 290-291.

doute que s'il était conduit parallèlement dans les milieux catholiques et dans les milieux orthodoxes, il amènerait les uns et les autres à prendre une meilleure conscience de leur étroite fraternité. Les catholiques connaissent trop peu la réelle et profonde dévotion de l'Orient, même séparé, pour Marie ; les orthodoxes se méprennent souvent sur le véritable caractère de notre propre piété envers Notre-Dame. Ce domaine, qui peut intéresser au plus haut degré les théologiens, tout en demeurant accessible à la large masse des fidèles, semble donc constituer un champ prédestiné pour tout effort de rapprochement.

Cet effort est d'autant plus urgent qu'une minorité orthodoxe risque de se laisser entraîner dans l'orbite d'un œcuménisme hostile au culte traditionnel de la Mère de Dieu. Nous pensons qu'une connaissance approfondie de cette tradition, si essentielle à la foi orthodoxe, sera le meilleur moyen d'éviter de nouvelles ruptures au sein de l'orthodoxie même, en favorisant le retour vers l'unité primitive.

Telles sont les considérations qui nous ont inspiré nos récentes manifestations mariales. Leur succès a fait souhaiter qu'une telle entreprise soit renouvelée, imitée, étendue, approfondie. L'expérience faite prouve qu'elle est féconde, mais elle ne produira tous ses fruits que si l'exemple est suivi par nos frères orthodoxes dans un même esprit de loyauté et de fraternité.

II. — L'art au service de l'unité

Cet esprit parut surtout aux cérémonies publiques du triduum de prières. Les thèmes développés par les orateurs, les prières et les chants du rite byzantino-slave, auxquels communiait visiblement l'âme de nos fidèles, la solennelle procession des icones russes à Notre-Dame, donnèrent la vision et le sentiment d'une chrétienté agrandie et sans nul doute créèrent un élargissement du *sens catholique* dans cette immense foule qui avait assailli, jusqu'aux tribunes, la cathédrale de la métropole.

L'exposition mariale fut elle aussi une révélation de

catholicité pour la plupart des chrétiens d'Occident qui vinrent en très grand nombre la visiter. Nous retrouvions dans cette tradition iconographique orientale les thèmes les plus universels — les plus familiers aussi — de la foi et de la piété chrétiennes envers Notre-Dame. Une note lumineuse de M. Gabriel Millet nous permet d'en résumer, pour nos lecteurs, la leçon.

La Vierge Marie, en effet, a tenu une place éminente dans la piété byzantine. Le culte qu'elle a reçu est l'expression touchante du dogme formulé par les Conciles d'Éphèse et de Chalcédoine : Marie, Mère de Dieu, les deux natures, la nature divine et la nature humaine, toutes deux entières, réunies dans la personne du Christ.

Toute l'iconographie de l'Église d'Orient découle de ces conceptions fondamentales. Marie, Mère ou Médiatrice, occupera la conque des absides; elle paraîtra dans les scènes essentielles du récit évangélique : Annonciation, Nativité et Passion. On représentera sa propre histoire, sa jeunesse et sa « dormition ». Byzance, fière de sa protection incomparable, lui témoignera une ferveur grandissante. Elle associera de plus en plus étroitement son nom et son image à la vénération qu'elle a conçue pour le Verbe incarné et immolé. A une époque avancée, depuis le XIVe siècle, elle insistera sur les images de l'Ancien Testament qui la préfigurent. Elle représentera avec complaisance tous les détails de sa vie, rapportés par les Évangiles apocryphes, elle illustrera les chants composés en son honneur, l'hymne de Noël, le « Tu fais la joie », qui mentionnent les hommages, expriment l'allégresse de la nature entière, surtout le célèbre hymne acathiste, les vingt-quatre strophes que l'on chante debout, pour la remercier d'avoir sauvé de l'invasion la grande cité.

Les hommes sensibles à la grâce de la jeune vierge étaient pénétrés d'un sentiment plus humain. Ils se détachaient des conceptions abstraites pour se rapprocher du réel. Vers le même temps, les lettrés, pénétrés de la pensée antique, enseignaient aux artistes que l'art doit représenter la vie. Ainsi ceux de Byzance ont cherché des compositions complexes et pittoresques d'après les modèles des derniers temps antiques et du premier âge chrétien. Cet art nouveau atteint son plein développement au premier quart du XIVe siècle sur divers points de l'Orient chrétien, à Constantinople, au Mont-Athos, en Macédoine, en Vieille Serbie, à Mistra. Mais l'origine, l'apparition de ce style nouveau dans sa première fleur nous est révélée vers 1270 sous le pinceau d'un contemporain de Cimabué, d'un maître de premier rang dans la belle église serbe de Sopotchani.

Les treize panneaux que M. Gabriel Millet a composés en

grande partie avec les photographies inédites de ses missions nous ont donné les exemples les plus caractéristiques des thèmes iconographiques inspirés par le culte de la Vierge, et nous permirent de suivre en même temps cette évolution remarquable du style byzantin.

III. — L'intercession de Marie dans la double tradition

L'originalité de nos manifestations tenait à ces trois choses diverses et complémentaires : le triduum de prédication et de prière accessible à la masse; l'exposition ouverte à une élite très étendue; les journées d'études réservées à un public plus cultivé et plus restreint. Ces journées d'études se déroulèrent dans une atmosphère lumineuse. A certains moments notre salle de conférences parut trop petite pour contenir nos auditeurs avides d'une doctrine nourrie aux sources. Ces études paraîtront *in extenso* dans le supplément de cette Revue, mais nous en donnons ici un résumé succinct pour l'ensemble de nos lecteurs.

Le thème de l'intercession de Marie fut envisagé surtout du point de vue historique : chez les Pères grecs, par M. le Chanoine Bardy; dans l'iconographie byzantine, par M. Maurice Vloberg; dans la tradition théologique et liturgique orientale, par le P. Dumont; à travers les plus belles hymnes mariales de la liturgie russe, par le P. Hubatzeck (avec exécution de chants par les chœurs de l'Église catholique russe de Paris); dans la piété russe, par Mlle Danzas. Le P. Hoffer fit le raccord historique avec l'Occident par son étude sur l'intercession mariale chez les maîtres de l'École française. Le P. Aubron nous montra ce qu'est présentement cette doctrine dans la foi vivante de l'Église catholique, et le P. Nicolas fit la synthèse théologique de cette grande donnée traditionnelle à la lumière de saint Thomas.

La doctrine de l'intercession mariale chez les Pères grecs

Il est difficile de résumer la minutieuse et savante en-

quête historique de M. le Chanoine Bardy. On la lira dans notre Supplément. Voici ses conclusions essentielles.

La doctrine explicite de l'intercession mariale apparaît assez tardivement dans les œuvres écrites des Pères grecs. Ce n'est pas à dire, loin de là, qu'elle n'ait pas été connue et pratiquée dès les origines par les fidèles. Mais, ainsi qu'il arrive souvent dans les choses qui intéressent surtout la piété, les faits ont précédé la théorie; et là où les ouvrages écrits ne nous renseignent pas, la vie nous apporterait des témoignages si nous pouvions en saisir autre chose que des traces fugitives.

Il est donc assez inutile de chercher dans les écrits des Pères anténicéens. Saint Justin, saint Irénée, Tertullien parlent de Marie comme de la nouvelle Ève, mais ils amorcent ainsi la doctrine de la médiation. Ils ne disent rien de l'intercession proprement dite. Et les premiers témoignages vraiment assurés que nous puissions citer remontent à la fin du IV^e^ siècle. Saint Grégoire de Nysse raconte dans la *Vie de saint Grégoire le Thaumaturge* que celui-ci fut gratifié d'une apparition de la Très Sainte Vierge et lui fut redevable des Mots du Symbole. Saint Grégoire de Nazianze rapporte que sainte Justine obtint de Marie la préservation de sa virginité.

A partir du V^e^ siècle, les documents deviennent plus nombreux. Saint Cyrille d'Alexandrie, Théodore d'Ancyre, Basile de Séleucie prirent la Très Sainte Vierge en termes enthousiastes, et attestent la croyance en son intercession. La vie de sainte Marie l'Égyptienne montre également la foi que l'on avait, dans le peuple fidèle, à la puissante bonté de Marie.

Plus tard, Romain le Mélode traduisit dans ses hymnes la confiance des chrétiens dans l'intercession de Marie. Jean Moschus raconte de belles histoires qui mettent en relief l'action de la Très Sainte Vierge et sa bonté compatissante. Saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène, bien d'autres encore, exposent d'une manière plus technique la même doctrine.

Lorsque, au VIII^e^ siècle, se termine l'époque patristique, les documents abondent, clairs et précis. Il est manifeste que la piété à l'égard de la Très Sainte Vierge tient une

place de premier rang dans la vie chrétienne des fidèles orientaux.

La Vierge d'intercession dans l'iconographie byzantine

L'étude de M. Vloberg apportait de la croyance à la médiation de la Très Sainte Vierge des preuves iconographiques fournies spécialement par l'art byzantin.

L'Orante byzantine, dérivée de l'Orante des peintures cémétériales, est nettement médiatrice : ce n'est plus seulement la Vierge qui prie, mais la Vierge qui supplie. Le type, dit *Blachernitissa*, — du nom de la fameuse église des Blachernes, — représente Marie en buste ou debout, les bras étendus, seule ou avec Jésus sur sa poitrine. Le culte dont elle fut l'objet explique la fortune que l'art lui a faite depuis le VI[e] siècle : on la voit sur les mosaïques, les fresques, les marbres, les ivoires, les miniatures, les sceaux, les monnaies.

Non moins fréquent fut le type de la Vierge, dit des Chalcopratia, — un autre sanctuaire de Byzance. Debout, tournée de trois quarts, ordinairement de droite à gauche, les avant-bras tendus dans la même direction, la Théotokos ploie légèrement toute sa taille. On devine sous quelle immense charge, le poids d'un monde pécheur qui n'a d'espoir qu'en Elle. Cette figure semble avoir été détachée du groupe de la « Déisis », la Grande Prière, où Marie prend la même pose et fait le même geste vers le Pantocrator.

A ces saintes images, Byzance prodigua les témoignages d'un culte fervent, les honneurs du protocole impérial. Les *basileis* en firent frapper les effigies sur leurs monnaies, les généraux les arboraient dans la bataille, les mélodes venaient chercher devant elles leur inspiration. Il y eut, il est vrai, l'éclipse de l'iconoclasme, mais après la tourmente les images reparurent dans l'éclat du merveilleux, et elles entendirent, plus que jamais, les prières de confiance, comme celle qu'adressait saint Ephrem : « O ma souveraine, très sainte Théotokos, après le Christ médiateur, vous êtes la première médiatrice pour le monde entier. »

L'intercession mariale dans la tradition théologique et liturgique de l'Église russe

De Byzance le culte de la Vierge passa dans le monde slave.

On ne trouve pas dans la littérature théologique russe classique de traité sur la Vierge Marie. Les seuls écrits spécialement consacrés à la Théotokos (en dehors des livres de piété) sont des ouvrages polémiques, de la fin du XIX[e] siècle, relatifs à la définition du dogme de l'Immaculée Conception : ouvrages d'allure toute négative, sans aucun souci de construction théologique positive. La seule tentative que l'on puisse signaler dans le sens d'un effort constructif est l'ouvrage récent du P. S. Boulgakoff intitulé *Le Buisson Ardent* (en russe), mais la conception de la sagesse divine propre à l'auteur, et qui est la clef de voûte de sa construction, ne saurait être considérée comme représentative de la pensée commune de l'Église russe orthodoxe. Du reste, en tous ces traités, la question de l'intercession ne fait l'objet d'aucun examen spécial.

Dans la mesure où elle ne s'engage pas dans des voies toutes nouvelles et suspectes à la plus grande partie de l'épiscopat, la théologie mariale russe (mis à part le point de l'Immaculée Conception) demeure en étroite parenté, parfois en intime dépendance, de la théologie latine. La doctrine de l'intercession y est demeurée beaucoup moins étudiée : en partie parce qu'elle ne pouvait manquer de partager les conditions générales de la théologie russe orthodoxe; en partie également parce que les négations de la Réforme ne présentèrent jamais en Russie le caractère ouvert et urgent qu'elles eurent en Occident; en partie enfin parce que la liturgie byzantine contient des affirmations si vigoureuses, si fréquentes et si précises de la nécessité du recours à Marie que la vie chrétienne concrète de tout fidèle russe en est toute pénétrée et qu'une justification ou un développement d'ordre théologique pouvait paraître sur ce point surperflu.

Dans l'ordre liturgique, la foi en l'intercession de Marie s'affirme de multiples façons. D'abord dans la disposition

et la décoration même de l'église suivant des canons auxquels on ne peut se soustraire et qui assignent à la Vierge (par exemple sur l'iconostase) une place toute spéciale qui souligne précisément son rôle de médiatrice (Déisis). Ce rôle ressort encore plus explicitement des textes liturgiques de la messe et du rite de la prothèse (ou préparation des oblats) qui la précède. A chaque heure de l'office canonial, on devrait même dire presque en chaque partie de ces heures, le recours explicite à la Sainte Vierge n'est jamais omis.

L'étude attentive de ces textes fait ressortir les points suivants : la maternité divine de Marie est donnée comme le fondement de l'efficacité de son intercession. Elle a mis au monde le Sauveur, et nous lui sommes donc redevables, en fin de compte, de tous les biens en quoi consiste le salut. En outre, sa qualité de Mère lui donne un droit strict aux faveurs de son Fils. Cette intercession s'étend à tout et à tous. Elle est conditionnée toutefois par la foi et la vénération des fidèles à l'égard de Marie, foi et vénération qui portent en tout premier lieu sur sa maternité divine. Elle vise au premier chef les biens spirituels, et très proprement la rémission des péchés et l'amendement de la vie. Elle se manifeste à l'heure décisive de la mort et se poursuit dans l'autre monde à l'heure du jugement.

Il est remarquable que le rituel des sacrements (à part les éléments communs à toute fonction liturgique dans lesquels est mentionnée la Très Sainte Vierge) ne donne guère de place à Marie. Le fait ne saurait manquer d'être noté par le théologien qui en tirera parti pour la mise au point et la précision de son élaboration doctrinale.

L'intercession mariale dans la piété russe

Plus riche d'enseignements s'avère la tradition de la piété slave envers la Vierge Marie. L'intercession mariale n'est pas seulement un des traits les plus essentiels de la piété russe, elle en est la base. La foi en la toute-puissante protection de la Mère de Dieu semble précéder toute autre forme de piété; elle n'apparaît pas comme une déduction de la doctrine christologique, elle est pour le fidèle russe la

source de toute inspiration religieuse. L'invocation à Marie, consacrée par l'Église russe, n'est même pas une demande d'intercession, mais un appel direct : « Sainte Mère de Dieu, sauvez-nous » (et non : priez pour nous). Cette formule est née spontanément à Byzance, où la vénération de la *Théotokos*, protectrice de la ville impériale, avait l'aspect d'un culte local; c'est un culte local appris à Byzance que les Russes étendirent à tout leur pays. Les principaux sanctuaires de la Russie, — à Novgorod, à Moscou, — s'appelèrent « la Maison de la Mère de Dieu », et tout le pays était le patrimoine de la Reine céleste qu'on invoquait dans tous les combats et qu'on remerciait après toutes les victoires.

Ce culte fervent de la Mère de Dieu a gardé cependant une certaine nuance du monophysisme dont l'Église d'Orient n'a jamais su s'affranchir complètement. La réalité humaine et terrestre de la Vierge-Mère y semble effacée; du moins n'est-elle jamais soulignée. La Russie n'a jamais connu le culte de la Sainte Famille, celui de l'Enfant Jésus; la piété russe y trouve même quelque chose de choquant. La Mère de Dieu est plutôt une vision immatérielle; l'Enfant divin qu'elle porte dans ses bras a presque un sens symbolique. La Mère céleste ne se présente jamais à l'esprit du fidèle russe comme une femme réelle, charnelle. C'est la Mère universelle.

Pourtant, cette maternité presque immatérielle n'est pas un idéal abstrait. C'est un rayonnement infiniment doux qui pénètre toute la vie et en illumine tous les aspects. La Mère de Dieu est avant tout la protectrice de la terre russe, patrie de ses fervents fidèles. Mais elle est aussi, et très spécialement, la protectrice de tout l'organisme social et en particulier de son noyau primitif, la famille. Mille traits caractérisent dans la piété russe cet aspect de Marie comme protectrice du foyer familial.

Elle est aussi la Mère de tout ce qui vit, et surtout de tout ce qui est pur et innocent : les oiseaux, les fleurs. Elle est le refuge de tout ce qui souffre, mais surtout des pécheurs; le folklore russe est plein de récits sur son indulgence étendue même à ceux qui n'ont rien fait pour la mériter. Le Christ apparaît souvent en justicier, Marie est seulement la Mère de miséricorde.

Mais ce nom même de Marie est rarement prononcé par le fidèle russe : il semblerait irrespectueux pour celle qu'on appelle la Très Sainte Mère de Dieu et la Reine des cieux. Elle est toujours et partout présente, mais planant au-dessus de l'humanité. Et l'iconographie qui multiplie partout l'image de la Mère de Dieu, — non seulement dans tous les sanctuaires, mais aussi dans toutes les maisons, — n'en donne qu'une image hiératique, beaucoup plus proche du symbole que de la représentation d'un être vivant.

Ces icones de la Mère de Dieu, dont la plupart sont des copies d'images réputées miraculeuses, ont toujours joué un rôle important dans la piété russe, et dans toute la vie du peuple russe. Il est significatif que les Russes datent le commencement des malheurs de leur pays de l'année 1903, quand eut lieu la profanation et la destruction, par des brigands, de l'icone très vénérée de Notre-Dame de Kazan.

Le culte de la Mère de Dieu est inséparable du sentiment religieux en Russie, et c'est par lui que ce sentiment a montré une si prodigieuse vitalité dans le cyclone de l'athéisme militant.

L'intercession mariale chez les Maîtres de l'École française

Il eût été fort intéressant de suivre l'évolution de la même doctrine à travers la patrologie latine et dans la piété occidentale, mais notre temps et nos ressources très limités ne nous ont pas permis de le faire. Nous n'avons pu établir le point de comparaison que sur un secteur très limité, mais néanmoins fort instructif : les Maîtres de l'École française.

Les plus spéculatifs parmi les Maîtres de l'École française, non seulement Bérulle et Condren, mais encore Gibieuf et jusqu'à un certain point Bourgoing, Olier et Nicolas l'Archevêque, parlent assez rarement de l'intercession mariale. Concevant la dévotion non comme un moyen de procurer des douceurs aux dévots, mais comme un acte de la vertu de religion, dont l'objet est de faire adhérer l'âme à Dieu dans un culte d'adoration désintéressée, il leur importe moins de considérer ce que Marie est pour nous que de

contempler, sans arrière-pensée de retour, ce qu'elle est pour Dieu, et de glorifier et d'adorer Dieu en elle et avec elle. Dans leur dévotion, ils mettent davantage l'accent sur la vénération que sur l'invocation. En revanche, le contact avec le peuple porta saint Jean Eudes et le Bx de Montfort à présenter à la confiance des âmes, sans cesse aux prises avec les difficultés du salut, une Médiatrice toute bonne et à insister beaucoup sur la puissance de son intercession.

Mais tous appuient également sur la véritable finalité de la dévotion, sur la primauté de la dévotion intérieure; tous déclarent que toutes les grâces nous viennent par Marie, et que Dieu ne nous accorde actuellement aucune grâce si ce n'est par l'intercession de Marie ; tous expliquent de la même manière le rôle et la particulière efficacité de l'intercession mariale. Médiatrice auprès de Jésus comme Jésus est Médiateur auprès de Dieu — nos Maîtres insistent sur ce point —, son rôle est avant tout de « donner Jésus aux âmes et les âmes à Jésus ». La particulière efficacité de son intercession trouve son explication dans les liens intimes créés entre elle et les personnes de la Trinité dans le mystère de l'Incarnation, point de départ des spéculations de nos Maîtres. Marie participerait jusqu'à un certain point à l'autorité du Père céleste et aurait par là une certaine propriété sur la personne et les trésors de celui qui n'a jamais renoncé à son état de Fils de Marie.

L'unanimité cesse quand il s'agit d'exposer les fondements de l'universalité de l'intercession mariale. Si tous voient dans la maternité spirituelle de Marie, dont l'intercession n'est que l'exercice actuel, une suite logique et inéluctable, une « émanation » de sa maternité divine (conçue intégralement comme une maternité divine corédemptrice en tant qu'elle est essentiellement orientée vers la rédemption, comme l'Incarnation elle-même), si, d'autre part, certains étendent cette maternité à tout le Corps mystique du Christ, la plupart arrêtent à l'Incarnation le concours apporté par Marie à l'œuvre rédemptrice. Olier et saint Jean Eudes seuls, et parfois, semble-t-il, Nicolas l'Archevêque, prolongent cette coopération en orientant à notre rédemption toute l'activité terrestre de Marie. Toutefois, leurs explications n'ont pas toute la précision désirable, et très souvent les développements destinés à nourrir la piété

prennent le pas sur les considérations proprement théologiques et parfois les contredisent.

L'intercession universelle de la Sainte Vierge dans la foi vivante de l'Église Catholique

Avec le P. Aubron, nous passons des perspectives de l'histoire à celles de la foi vivante de l'Église. Au témoignage de l'histoire s'ajoute le témoignage de la vie.

Nos frères séparés, les Orientaux orthodoxes, ont un sens très vif du rôle que joue la foi vivante du peuple chrétien dans la tradition et le progrès dogmatique. Ils reprocheraient même volontiers à l'Église catholique de méconnaître ce rôle, pour y substituer arbitrairement les interventions de la hiérarchie. « Sans doute, pour nous catholiques, dit en substance le P. Aubron, la norme suprême de la foi vivante de l'Église se trouve dans les directions de la hiérarchie; il ne faudrait cependant pas se représenter l'exercice du magistère comme une impulsion donnée de l'extérieur à la foi du peuple chrétien, mais bien plutôt comme l'influence que, dans le corps humain, la tête exerce sur les membres. C'est ce que manifeste avec évidence l'étude sereine de notre théologie mariale, en particulier celle de la croyance de l'Église latine, principalement mise en cause, en l'universelle intercession de la Très Sainte Vierge.

« Il est incontestable que les derniers pontifes romains ne cessent d'affirmer que toutes les grâces nous viennent par les mains de Marie, et ils y mettent une insistance qui fait espérer une définition solennelle. Mais cette affirmation est, depuis de longs siècles, aussi bien en Occident qu'en Orient, celle du peuple chrétien tout entier : c'est ce qui ressort de la grande loi de la prière, comme des écrits et de l'enseignement des auteurs spirituels et des théologiens latins.

« On ne conçoit pas plus un catholique romain qu'un Oriental orthodoxe qui ne prie jamais la Sainte Vierge. Son image se trouve dans toutes les églises, son invocation est partout présente dans la liturgie, qu'il s'agisse de l'Ordinaire de la messe ou de l'office canonique; pas de fidèle qui ne joigne à la récitation du *Pater* celle de l'*Ave*. Cette omni-

présence de Marie dans la vie chrétienne ne peut s'expliquer que si l'on croit que dans l'économie de la Rédemption son intervention est toujours et partout nécessaire, en ce sens que ni l'Église dans son ensemble, ni aucune âme en particulier ne peuvent s'en passer pour atteindre leur fin.

« C'est la doctrine magnifiquement prêchée par saint Bernard, qui avait conscience de n'être que l'écho de la tradition unanime de son temps. C'est la même doctrine qui sera jusqu'à nos jours reprise et amplifiée, en dépit des attaques des protestants et des oppositions des jansénistes, par l'ensemble des auteurs catholiques.

Par conséquent si, comme nous pouvons le désirer, un jour vient où le Souverain Pontife définit la médiation universelle de la Sainte Vierge, sa définition ne fera que sanctionner solennellement la foi vivante du peuple chrétien tout entier [2]. »

Théologie de l'intercession de Marie

Enfin l'étude du P. Nicolas nous donna une vue théologique du thème fondamental de ces journées d'étude.

Son exposé se partage en deux parties principales : 1) le rôle que joue la prière, et plus spécialement la prière d'intercession, dans l'économie générale du plan divin; 2) le rôle qu'on doit reconnaître à la prière d'intercession de la Vierge dont on s'efforcera de déterminer le fondement propre et les caractéristiques privilégiées.

La prière en général doit se comprendre, selon saint Thomas, comme une certains manière d'intervenir dans le cours des choses, comme l'exercice d'une causalité seconde. L'action de la créature peut de trois manières coopérer à l'œuvre de Dieu, participer à l'action de la Cause Première : comme *efficiente*; comme *méritoire*; comme *impétratoire*.

2. Le P. Aubron s'est inspiré dans cette conférence donnée aux journées mariales d'un article publié dans la *Nouvelle Revue Théologique*. Son étude ne paraîtra pas dans le Supplément de *La Vie Spirituelle*. Se référer à la *Nouvelle Revue Théologique*, janv. 1938.

L'essence de la prière de demande, en tant que distincte du mérite et de l'efficience directe, consiste dans l'expression du désir impuissant de la créature s'adressant à la *bonté gratuite* du Créateur. La prière est essentiellement corrélative à la grâce. La prière parfaite supposant l'accord parfait de Dieu et de la créature implique cependant, dans son essence, un certain mérite dit « *de congruo* », dont l'efficacité s'identifie avec celle de la prière comme telle, et se distingue nettement de celle du mérite strict. La prière, étant *l'expression du « désir de la charité »*, *s'étend nécessairement* à autrui, et d'autant plus nécessairement que l'on ne peut *mériter* strictement pour autrui. C'est pourquoi les bienheureux, n'ayant plus rien à désirer pour eux, ne cessent pas de désirer et de prier pour autrui.

La *possibilité* de cette prière explicite des bienheureux tient à la loi de la vision béatifique : l'âme voit en Dieu tout ce qui l'intéresse; elle porte intérêt à tout cela qui sur terre la touche. Ainsi l'Église triomphante n'est pas séparée, coupée de l'Église militante et souffrante.

Son *étendue* se mesure donc à l'étendue des intérêts que le bienheureux a sur la terre et à la confiance qu'on a en lui.

Et son *efficacité* se mesure au mérite acquis sur la terre : ce qui est, en effet, mérite strict pour soi n'est que mérite « *de congruo* » pour les autres, et l'efficacité de cette sorte de mérite, on l'a dit, s'identifie avec celle de la prière comme telle.

L'application de ces principes à la prière de la Vierge (qui suppose d'abord comprise leur application à la *prière du Christ*) montre bien quel en est le fondement, l'étendue, l'efficacité.

Le fondement en est le mérite qu'elle a acquis sur la terre. Ce mérite allait plus loin que l'obtention de sa propre béatitude. Si elle n'a pas proprement mérité l'Incarnation, elle y a cependant concouru par son acceptation et elle l'a demandée dans sa prière. Dans sa vie et au pied de la croix, par l'accord complet de sa volonté avec le plan rédempteur, elle a mérité « *de congruo* » tout ce que le Christ a mérité « *de condigno* ». L'efficacité de ce mérite « *de congruo* » fonde celle de sa prière. De même que le

mérite du Christ est toujours offert au Père, de même la prière de la Vierge.

L'étendue de cette prière et son objet se mesurent d'après celles de son mérite. Tout ce qui relève de l'Incarnation et de la Rédemption relève de sa prière. Et son efficacité se proportionne exactement à celle de son mérite « *de congruo* », c'est-à-dire à la perfection de la conformité explicite de sa volonté à la Volonté rédemptrice universelle.

En vertu de la loi susdite de la vision béatifique, la Vierge connaît et ressent tout ce qui se passe dans l'humanité, puisque tout, en intéressant l'Incarnation et la Rédemption, l'intéresse elle-même.

Bien entendu, sa prière, plus et mieux que toute autre prière, s'adresse au Père : « *per Dominum nostrum Jesum Christum* ».

En un mot, la vie de pensée et d'amour des saints du ciel n'étant que le *fruit* de leur vie de grâce et de mérite sur la terre, la vie de la Vierge au ciel est tout occupée de l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption sur la terre. Elle se diffuse aussi loin que sa charité le faisait ici-bas : elle s'étend à tous ses enfants, à tous leurs besoins essentiels de salut.

Le simple résumé de ces rapports, à la fois si lumineux et si solides, laisse deviner la richesse des analyses, l'ampleur des perspectives et l'accord fondamental des données traditionnelles de la foi et de la piété chrétiennes. Ce rapprochement, sommaire sans doute, et presque improvisé, entre les traditions d'Orient et d'Occident, sur un seul point, d'ailleurs essentiel, montre l'importance de cette « communauté » de foi qui devrait, étant mieux comprise, mieux évoquée en pleine science et en pleine conscience, favoriser puissamment le retour à l'unité de tous les chrétiens dans le Christ Un.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

Apostolat missionnaire

L'œuvre monastique du P. Vincent Lebbe

Le P. Vincent Lebbe, qui s'est fait naturaliser Chinois pour être tout à sa mission de Chine, après avoir consacré de nombreuses années de sa vie à l'apostolat des intellectuels et des étudiants, a suscité, en 1936, une fondation monastique dont l'influence peut être des plus heureuses et des plus importantes pour l'avenir de l'Église de Chine. Le monastère des Béatitudes, fondé dans le Vicariat apostolique d'Ankwo, est une fondation originale qui essaie de mieux adapter la vie monastique aux possibilités des chrétiens chinois. Le Rme P. Théodore Nève, Abbé de l'abbaye bénédictine de Saint-André-lez-Bruges, qui visita en 1935 le monastère des Béatitudes, expose ainsi les caractéristiques de cette nouvelle branche monastique : « Le P. Lebbe rêva d'un recrutement plus large et par conséquent plus aisé. Comme le firent les fondateurs de la vie monastique en Occident, il ne chercha pas tant à grouper dans son cloître des valeurs intellectuelles qu'à réunir autour de lui des candidats de haute vertu morale...

« L'obstacle de la culture latine étant tombé, il ne resta plus qu'à adapter la vie matérielle des moines aux usages et aux coutumes du pays. Ce ne fut pas bien compliqué puisque les conditions de vie sont très simples dans les populations du Nord de la Chine.

« Les portes du monastère s'ouvrirent donc à toutes les bonnes volontés. Riches et pauvres, maîtres et serviteurs, marchands et paysans vinrent se ranger dans la nouvelle milice monastique. Comme au temps de saint Benoît, ils voulaient militer sous une Règle et sous un Abbé.

« Les Petits Frères de Saint-Jean-Baptiste — c'est le nom des nouveaux moines — ne se livrent donc pas à l'étude du latin, ni à celle de la philosophie, ni à celle de la théologie.

Ils vivent de leur vie monastique à la pratique de laquelle est joint un certain ministère extérieur de catéchisation.

« Les vocations ne tardèrent pas à affluer. Pour les recevoir, les constructions s'ajoutèrent aux constructions et bientôt le vaste quadrilatère devint trop exigu pour aligner les bâtiments nécessaires à une communauté de près de deux cents moines !

« ... Ce qui caractérise leur vie, je le répète, ce qui m'a enchanté, ce qui m'a captivé, c'est l'esprit de la communauté ! J'ai cru pendant quelques jours revivre l'époque de saint François et que je retrouvais dans les Petits Frères de Saint-Jean-Baptiste les émules des compagnons du Poverello d'Assise ! Quelle simplicité et quel empressement dans l'accueil qui vous y est fait ! Quel charme dans cette prière liturgique où la langue chinoise vient marquer si bien de son rythme les mélodies grégoriennes ! Quelle charité dans ce colloque du soir où les Frères, groupés autour du Supérieur, cherchent à traduire les sentiments contenus au cours de la journée. Quelle humilité enfin dans cette accusation faite à la chapelle devant tous les frères et après laquelle le coupable va remercier les accusateurs !

« ... Que les moines d'Ankwo sortent ou ne sortent pas, qu'ils exercent leur apostolat de catéchistes ou qu'ils ne l'exercent pas, qu'ils récitent l'Office romain ou celui de la Sainte Vierge, qu'ils dirigent une imprimerie ou qu'ils fassent apprendre aux enfants les caractères chinois ou les arts manuels, peu importe pourvu que l'âme d'Ankwo demeure aussi fraîche, aussi simple, aussi vivante !

« Qu'au monastère des Béatitudes le pauvre paysan du Houpeh se sente aussi à l'aise que le fils du riche marchand, que le jeune homme dans l'ardeur de ses vingt ans se déclare aussi heureux que l'homme mûr ou le vieillard qui s'incline vers la tombe, c'est un idéal difficile à réaliser, mais il l'est au monastère d'Ankwo où, dans l'exercice des huit béatitudes de l'Évangile, le fondateur du monastère a trouvé pour ses moines non seulement une formule de paix, mais un principe de vie qui renouvelle constamment leur jeunesse et leur vigueur. »

Cet article de l'Abbé de Saint-André-lez-Bruges est publié dans un numéro spécial de la revue *S.A.M.*, organe de la Société des Prêtres auxiliaires des Missions à Louvain. On

trouvera dans ce même numéro d'autres articles fort intéressants sur les Petits Frères de Saint-Jean-Baptiste et sur la Congrégation des Clérésiennes, religieuses chinoises, fondée en même temps; nous recommandons en particulier un article du P. Lebbe lui-même qui, avec humour et justesse, appelle lui-même sa fondation : « Du vieux neuf ».

Le mouvement de la vie nouvelle en Chine

Depuis ces dernières années, le maréchal Tchang-Kaï-Chek et sa femme s'étaient efforcés de répandre à travers toute la Chine un mouvement de restauration des antiques vertus nationales, inspiré de la morale confucianiste : ce mouvement de *La Vie Nouvelle* a exercé et continue à exercer une très grande influence dans tout le pays : la revue des missionnaires protestants américains, *The Chinese Recorder*, a consacré presque entièrement son numéro de mai 1937 à exposer ce mouvement et l'importance de la collaboration des chrétiens.

Mme Tchang-Kai-Chek a donné à ce numéro un article dont nous traduisons de l'anglais quelques passages.

« Une lettre d'une mission (protestante) du Kwangtung m'a rappelé quelle grande responsabilité, nous chrétiens, pouvions encourir pour répandre le mouvement de la nouvelle vie autour de nous. Cette lettre me disait : la Société biblique féminine de Canton a édité une image qui représente ensemble l'insigne du mouvement de *La Vie nouvelle* et la croix. Son but est de susciter une ligue de prières d'au moins mille personnes qui promettent de prier pour la Chine chaque matin à leur réveil.

« La croix au seuil du mouvement de *La Vie nouvelle* ! Il en a toujours été ainsi, et cette image me plaît beaucoup. Prier chaque jour pour la Chine ! C'est ce que nous devons tous faire. Un fonctionnaire du gouvernement me disait qu'il utilisait les trois minutes de silence, observées chaque lundi lors de la cérémonie commémorative de Sun-Yat-Sen, à prier pour les chefs de la nation.

« L'autre jour un ami vint me voir à Nankin avec une image du Christ qui montrait avec réalisme la couronne d'épines. Des gouttes de sang coulaient abondamment, et

le visiteur levait les mains en disant : « Quelle image horri-« ble ! » A mon mari et à moi-même la croix n'a jamais signifié rien d'horrible, mais, au contraire, quelque chose de triomphal. Sans elle personne d'entre nous n'aurait pu rien faire pour *La Vie nouvelle*. Si vous lisez attentivement les discours que le généralissime a prononcés durant les trois dernières années, vous pourrez remarquer que le sacrifice, le sang et la sueur du travail sont fréquemment indiqués comme seule voie de salut possible pour les individus et pour les nations. La Croix est le centre de la vie du généralissime, c'est ce qui explique son appel aux églises et aux chrétiens à travers tout le pays pour qu'ils donnent l'exemple en vivant de la vie nouvelle et en la répandant autour d'eux. »

A TRAVERS LES REVUES MISSIONNAIRES

Nous avons déjà signalé plusieurs fois les progrès des nombreuses revues missionnaires qui s'efforcent de faire connaître parmi les catholiques la cause des missions et de lui attirer des sympathies et des générosités de plus en plus nombreuses. Aussi peut-on se réjouir vivement de voir la presse missionnaire catholique en France se transformer de façon souvent fort heureuse : nous avons apprécié ainsi les louables efforts de modernisation qu'a réalisés celle qui est sans doute la doyenne des revues missionnaires françaises, *Les Missions Catholiques*, éditée tous les quinze jours à Lyon. Plusieurs revues s'adressent particulièrement à la jeunesse : au point de vue général, les deux organes de la Ligue missionnaire des Écoles et de la Ligue missionnaire des Étudiants de France, *Connaître* et le *Bulletin de la L.M.E.F.*. Comme organes des congrégations missionnaires, il faut citer, outre *Jeunesse et Missions* des Pères Salésiens et *Missions* des Pères du Saint-Esprit, l'excellent magazine illustré *Jésuites missionnaires*. Les Franciscains présentent eux aussi une revue, *Missions franciscaines*, qui peut être considérée à bien des égards comme un modèle du genre, tout comme la revue qui porte le même titre des missionnaires franciscains du Canada. Le petit bulletin *Deo Gratias*, publié par les missionnaires capucins en France, vient aussi d'être transformé complètement en améliorant sa présentation sous une jolie couverture et en prenant le titre de

Missionnaires capucins. Souhaitons que ce progrès des revues missionnaires françaises continue à se développer tant pour la présentation et l'illustration que pour le choix des nouvelles et des informations missionnaires. Le public contemporain est surtout avide de faits précis, positifs, il ne se satisfait plus des lettres écrites à l'ancienne mode et relatant simplement des faits exotiques curieux ou extraordinaires; il désire des aperçus vivants et instructifs sur la vie quotidienne du monde : n'est-ce pas là, d'ailleurs, une occasion opportune de développer chez les chrétiens, en outre de l'idée missionnaire, le sens du véritable catholicisme ?

Dans la boucle du Niger

Grands lacs, cette remarquable revue missionnaire éditée par les Pères Blancs de Belgique, consacre chaque année un numéro spécial à une mission particulière : en 1935 le Ruanda, en 1936 l'Urundi, en 1937 le Sahara, en 1938 le Soudan (Vicariat apostolique de Ouagadougou). Numéro copieux, d'une grande abondance d'articles divers et d'illustrations : on y trouve l'histoire de l'empire mossi, une étude sur les races soudanaises, l'exposé des œuvres du Vicariat, la notice d'une Congrégation de sœurs noires, etc. C'est un modèle de monographie missionnaire, comme on souhaiterait en lire beaucoup.

Missions du Cameroun

Le *Bulletin des Missions*, publié par l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges, vient de donner un ensemble tout à fait digne d'attention sur le Cameroun (1937, n° du 4e trimestre, 107 pp., 7 fr. 50 belges). Depuis la guerre, les missions ont pris au Cameroun un développement vraiment extraordinaire; elles sont parmi les plus florissantes de toute l'Afrique et même du monde entier (1). Aussi est-on heureux de posséder une sorte de synthèse de ce travail d'évangélisation : après une lettre-préface de S. Exc. Mgr Le Hunsec,

1. Voir un très bel article du R. P. Maurice Briault, de la Congrégation du Saint-Esprit : *Au Cameroun catholique. Les chiffres et la qualité*, dans les *Études*, 20 novembre 1937, pp. 449-465.

supérieur général des Pères du Saint-Esprit, les deux chefs des Vicariats apostoliques du Cameroun confiés à la Congrégation du Saint-Esprit, S. Exc. Mgr Le Mailloux (V. A. de Douala) et S. Exc. Mgr René Graffin (coadjuteur du V. A. de Yaoundé) exposent en un rapport très précis l'histoire et la situation actuelle de leurs missions ; un peu plus loin, une note brève (4 pp.) concerne la troisième circonscription ecclésiastique du Cameroun sous mandat français, le V. A. de Foumban, évangélisé par les Prêtres du Sacré-Cœur, et qui, composé de populations en grande partie musulmanes, forme la limite de l'avance islamique vers le Centre africain.

Le R. P. Eugène Keller, ancien missionnaire au Cameroun, donne une étude fort intéressante sur les méthodes d'apostolat : les catéchistes dont le grand nombre (1600 pour Yaoundé) et le bon travail expliquent pour une part notable l'avance du catholicisme dans ce pays, l'œuvre des fiancées qui forme les jeunes filles et s'efforce de préparer des familles bien chrétiennes, la Confrérie des Saintes Plaies qui fut fondée pour lutter, par des moyens appropriés, contre les ravages de la polygamie, la vie liturgique (pratique des sacrements, formation à la piété), le clergé et les congrégations indigènes : il y a actuellement quatorze prêtres noirs, quatre-vingts grands et cent vingt-cinq petits séminaristes; on attend une moyenne de huit nouveaux prêtres camerounais par an. Le seul Vicariat de Yaoundé compta 17.001 baptêmes en 1936 et 19.152 en 1937.

Les articles qui suivent seront lus avec autant d'intérêt : l'action des Bénédictins suisses au Cameroun : les Bénédictins d'Engelberg se sont en effet chargés du grand séminaire intervicarial de Yaoundé, de diverses œuvres scolaires et ont fondé un monastère régulier; institutions chrétiennes et société indigène, par M. Joseph Wilbois, qui développe les idées qui lui sont familières sur la nécessité absolue de travailler à la christianisation des institutions africaines et à l'évolution des coutumes; la situation médicale au Cameroun en 1937, par le Dr Louis Aujoulat, directeur de la fondation médicale *Ad lucem*; l'art indigène dans nos églises de mission, par le R. P. Briault, le missionnaire artiste et écrivain bien connu.

Paul Catrice.

LECTURES

LETTRES DE CHARLES DE FOUCAULD A HENRY DE CASTRIES.

Ceux qui aiment l'Afrique aimeront ce livre. Le travail de civilisation que la France y poursuit y paraît en belle lumière au tournant de chaque page. La figure et l'œuvre de cet autre grand africain — hier peu connu du grand public — Henry de Castries, y sont évoquées en un ferme relief dans l'introduction de M. Jacques de Dampierre. Ces lettres nous introduisent donc au cœur de l'Afrique; elles nous révèlent surtout le cœur d'un saint.

C'est au monastère de Notre-Dame des Neiges que cette correspondance s'ouvre, au moment où frère Charles de Jésus songe à porter le Christ au Maroc. « Nous sommes quelques moines qui ne pouvons réciter notre *Pater* sans penser avec douleur à ce vaste Maroc... » Et nous pouvons, grâce à ces lettres, suivre le saint dans sa grande aventure de charité, à Maison-Carrée, à Staoueli, à Beni Abbès, sur les Pistes du Sud, à Tamanrasset... Et nous suivons aussi Charles de Foucauld dans son cheminement spirituel. Il se livre à son ami simplement, et chaque mot de sa confidence a la qualité de cette vérité qui délivre. « Au milieu du va-et-vient, je jouis d'une paix presque infinie dans la pensée de cet immuable, de cet éternel qu'il est si suave de contempler, et où on se perd avec une « inondation de paix »... Je suis plus heureux que je ne puis le dire, cher ami ». « Cher ami, plus on s'approche de Celui qui est amour « Deus caritas est », plus on aime. C'est vous dire que je vous aime de tout mon cœur, que je prie chaque jour pour vous ». Ce sens de Dieu, cet amour de Dieu illuminent ces lettres si remplies d'ailleurs de faits, d'observations, de notations techniques. « L'attaque, le siège de Taghit a une cause toute différente : c'est une affaire de guerre sainte. Un chérif de Metrara, Mouley Moustapha... », et le récit très documenté, quelques lignes plus loin, débouche sur un horizon tout divin : « Que Jésus vous donne sa joie et sa paix... vous à

qui il a si bien fait comprendre que notre destinée est de nous perdre dans la joie de ce que Dieu est Dieu... » Voilà le ton de ces lettres qu'on ne peut résumer; qu'il faut lire.

E. L.

Quelques livres missionnaires

LA PRIÈRE DES ÉGLISES DE RITE BYZANTIN[1].

Ce volume donne, sous une forme accessible et avec des commentaires, la traduction des principaux textes liturgiques du rite byzantin. C'est donc un travail fort utile et recommandable qui rendra de grands services pour une meilleure compréhension de ce rite dont les prières sont si belles et les cérémonies si impressionnantes et pour un rapprochement avec nos frères séparés. S. Ém. le Cardinal Tisserant, secrétaire de la Congrégation pour l'Église orientale, écrit que ce livre « a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de séminaires... [il servira] dans les séminaires d'Occident, lorsqu'on voudra y donner aux élèves cette connaissance des formules de prières orientales, qui leur montreraient si opportunément la richesse et la variété du trésor liturgique de l'Église ».

LITURGIE DE LA SAINTE MESSE SELON LE RITE CHALDÉEN[2].

Après un bref exposé historique de l'Église chaldéenne et quelques indications sur cette liturgie, cet opuscule donne la traduction française des prières de la messe ; il complète aussi notre connaissance des liturgies orientales, le rite chaldéen étant peu connu en France jusqu'à présent. « Éta-

1. *L'Office divin, la liturgie, les Sacrements*, par le R. P. Mercenier, O.S.B., et le chanoine François Paris. Préface de S. Ém. le cardinal Tisserant. Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique), 1937; in-8 de 450 pp.

2. Par Dominique Dahans, prêtre chaldéen. Paris, librairie Gabriel Enault; 14×19, 90 pp.

blie, constituée et rédigée par l'apôtre saint Thomas et ses disciples immédiats, dans son cadre et son texte essentiels, pour l'usage des populations de la Mésopotamie, dans la langue même que parlèrent le Sauveur et ses Apôtres, cette liturgie s'apparente aux plus belles pages de la Sainte Écriture. »

LA SOCIÉTÉ DES AUXILIATRICES DES AMES DU PURGATOIRE [3].

Vie de la fondatrice Mère Marie de la Providence (Eugénie Smet), dont la pensée « s'était toujours mue dans l'ordre de l'universel » et qui avait un grand attrait pour les Missions; les constitutions, entièrement inspirées de celles des Jésuites ; les œuvres ; le dernier chapitre (pp. 211-245) expose les œuvres missionnaires des Auxiliatrices en Chine et au Japon, en particulier les œuvres magnifiques du Sen Mou Yen, près de Shanghaï. M. Bernoville souligne « le trait majeur de cette Société : c'est « ce mot chargé de lumière : comprendre. Qui l'entend bien tient la clef de l'action » (p. 208).

L'HOMME AU CŒUR MAGNIFIQUE. LE PÈRE DAMIEN [4].

Plusieurs biographies de l'apôtre des lépreux ont paru ces dernières années, surtout depuis le retour triomphal de son corps en Belgique : celle-ci nous paraît être, avec celle du R. P. Vital Jourdan, la plus intéressante et la plus bienfaisante. S'inspirant des méthodes des « biographies romancées », mais avec un souci constant de l'exactitude et de la mesure, l'auteur excelle à reconstituer la vie du P. Damien. Son livre se lit avec un charme prenant et il émeut profondément. Disant scrupuleusement toute la vérité, ne prêchant jamais, M. Croidys a réussi à faire ressentir au plus profond de l'âme de ses lecteurs la leçon de cette vie héroïque.

3. Gaétan Bernoville. Paris, Grasset, 1938; in-16 de 247 pp., 18 fr.
4. Pierre Croidys. Paris, Éditions Spes, 1937; in-8 de 339 pp.

SUR LES TRACES DE CHARLES DE FOUCAULD[5].

Le P. de Foucauld a déjà trouvé plusieurs biographes, parmi lesquels nous aimons surtout les études de René Bazin qui a si bien su exprimer l'âme de l'ermite du Sahara et la faire connaître à un immense public, de Mgr Boucher qui a exposé les méthodes missionnaires pour la pénétration de l'Islam, de Mme Vaussard qui s'est attachée à décrire avec une ardente compréhension et un beau talent le maître de vie intérieure. Profitant des nombreux documents publiés ces derniers temps ou encore inédits, le R. P. Gorrée, moine missionnaire à Khémisset (Maroc), a voulu constituer « un document minutieux et précis comme un carnet de route »; c'est le relevé, jour par jour, avec un remarquable souci de précision, de tous les événements marquants de cette vie si diversement remplie. Document à l'usage des futurs historiens, avec une précieuse illustration, ce travail érudit permet de connaître plus exactement, dans ses traits les plus nuancés, cette rayonnante figure. M. Ledreit de Lescharrière, professeur à l'École de la France d'outre-mer, a donné une préface digne de ce beau livre. En appendice, quatorze notes documentaires et une bibliographie très étendue.

ODORIC DE PORDENONE[6].

Premier volume d'une collection : *Les beaux voyages d'aventures*, dirigée par Pierre Deffontaines et Yves Simon, c'est le récit, adapté en français moderne, du voyage en Extrême-Orient d'un des grands missionnaires franciscains du XIVe siècle. Il évoque cette splendide page de l'histoire missionnaire. M. René Grousset l'a fait précéder d'une excellente introduction historique et suivre d'un appendice sur le voyage à Rome, à peu près à la même époque, du moine nestorien chinois Rabban Cauma.

PAUL CATRICE.

5. Georges Gorrée, des moines missionnaires du P. de Foucauld. Lyon, Éditions de la plus grande France (12, rue de la Charité), 19×25, 371 pp., 23 gravures et 4 cartes, 2e édition, 1937.

6. De Venise à Pékin au Moyen-Age. Paris, Téqui, 1938; in-16 de 126 pp. avec une carte hors texte.

A travers les revues

Personne divine et personne humaine

Dans les *Recherches de Science Religieuse* (février 1938), on trouve une bonne étude sur la Sainte Trinité. L'auteur construit son exposé à partir de l'idée de charité et s'inspire très directement — il le marque lui-même — de Richard de Saint-Victor, d'Alexandre de Halès et de saint Bonaventure. La préoccupation de parler un langage actuel, comme aussi les nombreuses allusions aux philosophes modernes suffiraient à garantir l'intérêt de cet article. Il a, en outre, le mérite de voir dans le mystère de la Trinité moins un objet de spéculation que de contemplation, moins un dogme pour exercer notre foi que la Vie où doit baigner notre vie.

Tout dogme étant communication de vérité doit être enrichissement pour l'homme. Admettre qu'il puisse y avoir un dogme inutile et inassimilable serait faire injure à Dieu. Considérer les mystères uniquement comme une humiliation de l'intelligence, comme une barrière pour lui interdire l'accès du divin, serait avoir une idée insuffisante et de la bonté de Dieu et de la faiblesse de l'homme. La foi qui est le commencement de la vision béatifiante ne peut être pour l'âme qu'une libération et une renaissance.

Supposant connu et admis l'énoncé classique du dogme, nous voudrions présenter le mystère, non comme un thème à discussions subtiles, mais comme une vérité capable de trouver des résonances dans les âmes baptisées, peut-être même d' « induire en tentation de croire » des âmes ayant oublié leur baptême.

La conclusion a le même ton :

Cet exposé du mystère en fonction de la charité nous fait mieux saisir la connexion étroite entre la vie intime de Dieu et notre salut, cette « unité » qui ravissait la pensée mystique d'un Bérulle.

Comment dès lors oserait-on admettre cette idée (qu'il ne serait point trop difficile de faire avouer par un certain nombre de chrétiens) d'après laquelle le dogme de la Sainte Trinité serait un « complément » à peu près facultatif de la Révélation et le christianisme serait encore possible sans elle ?

Comment d'ailleurs prétendre que le dogme de la Trinité est un grand X inutile, alors qu'étant source et révélation de la charité, elle est le modèle de notre charité, cette charité qui est le christianisme même ?

Cette dernière remarque amène un beau développement sur la fraternité chrétienne, mystère d'unité et de diversité qui est comme une réplique du mystère même de Dieu : le personnalisme chrétien s'enracine en la Trinité.

Le problème est donc d'unir par un accord profond ce qui semble irrémédiablement divergent sinon discordant. Nous devons aimer les autres dans une volonté et dans un désir non moins sincère que les autres restent et deviennent eux-mêmes de plus en plus. Il importe d'éviter à la fois l'égoïsme et un « altruisme » mal compris. Pour nous donner entièrement, il faut d'abord être nous, le rester ou sans doute le devenir. Don n'est pas abandon; abnégation du « moi » n'est pas abdication du « je ». Les Personnes divines jamais ne seront « superposables ». L'idéal de l'humanité n'est pas le même homme tiré à des millions d'exemplaires, mais la richesse humaine totale en des millions de personnes distinctes.

C'est encore la « défense de la personne » que l'on retrouve dans un article de *Christus* (L'Éducation par la vérité, 20 mars 1938). L'auteur donne d'abord une bonne définition de l'éducation : elle consiste, dit-il, à former l'enfant à la vertu. Définition hautement théologique en sa concision, et qui appelle quelques développements pour ceux des lecteurs de la revue qui n'ont pas un commerce quotidien avec la *Somme* de saint Thomas.

Il faut malheureusement regretter que, pour préciser et commenter, on nous dise que la vertu est une « habitude bonne » et que le tout de l'éducation est de créer en l'enfant toute une série d'habitudes : « habitudes d'esprit, habitudes de volonté et de caractere, habitudes physiologiques ».

Sans doute a-t-on voulu avec le mot habitude traduire le latin *habitus* qu'emploie la théologie ; sans doute on peut le faire avec d'excellents théologiens, mais à condition de bien distinguer le sens des mots et de ne pas oublier qu'un habitus (et par suite la vertu qui est l'un d'eux) est une facilité pour agir, une disposition dont l'usage relève du libre arbitre, qu'on peut à volonté en user ou n'en pas user; tandis que l'habitude, au sens ordinaire du mot, est un mécanisme tout monté qui a la rigidité et quasi la nécessité d'une machine; devant un fait nouveau, imprévu, l'homme qui ne se meut que par habitude sera déconcerté et ne saura que faire, celui qui est vertueux trouvera tout naturellement la solution. L'habitude est un automatisme, la vertu est une expression de la liberté.

Ce sont même deux conceptions antagonistes de l'éducation que celles qui reposent sur l'habitude et sur la vertu. Il importait de signaler cette équivoque, qui est chez notre auteur beaucoup plus dans les mots que dans la pensée puisqu'il s'élève avec force, et à juste raison, contre une éducation qui ne viserait qu'à un conformisme de l'action.

Il faudrait bien noter l'existence d'un préjugé enraciné chez beaucoup d'éducateurs : la plupart ont peur de la personnalité. L'éducateur traditionnel, trop souvent victime d'un contresens, s'imagine que l'éveil de la personnalité originale, chez les enfants, n'est que l'effet d'un orgueil diabolique et ne peut que mener à une perversion morale. Le père de famille, s'il a lui-même ce qu'on appelle — parfois bien à tort — une « forte personnalité », opprime instinctivement celle de son fils, qui n'a pas le droit de penser par lui-même, de prendre une initiative, de se développer dans sa ligne : l'obéissance devient esclavage, l'éducation, une confiscation de personnalité.

Et cependant, le but de l'éducation ne saurait être de préparer seulement un personnage conventionnel pour la comédie humaine, d'apprendre à débiter un rôle et à faire des gestes. Il ne saurait être question de transformer une personne humaine en un simple pion d'échiquier, en organe interchangeable. Élever un enfant, c'est d'abord le révéler à lui-même, et, pour cela, essayer de le découvrir pour le faire croître, suivant sa propre formule.

Formule originale qui ne va à rien moins qu'à développer la ressemblance divine, puisque, ainsi que le rappelle

l'auteur, « tout ce qui est n'existe qu'en conformité et par conformité avec la pensée divine ».

Et ceci trace le devoir des éducateurs :

Chacun apporte, en ce monde, son message, chacun a une vocation originale, unique en son genre, il n'y a pas, dans le monde des âmes, deux destins identiques : à chacun de comprendre pour son compte, à l'éducateur de révéler à l'enfant la vérité profonde de son être, pour permettre un développement exactement proportionné, harmonieux, poussé aussi loin qu'il se peut. Idéal moral et idéal pédagogique se retrouvent dans une même préoccupation de vérité profonde. Être vrai, c'est être soi-même, c'est travailler à devenir toujours mieux soi-même.

La revue protestante *Foi et Vie* (janvier 1938) publie de judicieuses remarques sur « le problème de la pédagogie et la pédagogie évangélique ». Jésus n'a pas institué une pédagogie nouvelle :

Cependant, une compréhension nouvelle de l'éducation nous est donnée dans le monde où Jésus nous rencontre, je veux dire dans le monde de la Bible... Cette attitude procède de cette connaissance fondamentale que Dieu, le Dieu vivant, est la première et la dernière référence de notre vie, que nous ne trouvons la réalité dernière de notre destinée qu'en comptant avec Lui et en croyant en Lui. Les hommes de la Bible se représentent la réalité humaine tout autrement que les penseurs grecs. Jamais ils ne voient l'homme seul, qu'il s'agisse de l'homme artificiellement isolé de son milieu, ou de l'homme inséré dans un corps social. Le mot homme (ou les mots famille, peuple, nation, humanité) n'ont pour eux aucun sens en eux-mêmes, si leur contenu ne leur est pas fourni par la réalité de Dieu. D'un seul regard, indivisible, ils aperçoivent l'homme dans sa situation devant Dieu, et ils ne peuvent jamais le voir autrement. Ainsi, nous ne sommes pas les vrais maîtres de notre vie. La première idolâtrie dont nous ayons à nous affranchir est l'idolâtrie de l'homme.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur ce primat de Dieu dans la vie :

Aussi faudra-t-il d'abord distinguer nettement la véritable pédagogie évangélique d'une éducation où l'on ferait intervenir l'idée de

Dieu comme appoint, un facteur de plus grande efficacité, voire la réalité même du Dieu vivant et agissant comme un auxiliaire de l'œuvre poursuivie par l'éducateur. Ce serait en fausser gravement la portée, ne rien comprendre de son authentique signification.

Plus loin, l'auteur définit la personne comme liée à la réalité d'un échange, et il poursuit :

La dignité de l'homme tient uniquement à ce qu'il a reçu la vocation d'écouter Dieu et de Lui obéir, et, par là même, de devenir toujours plus une créature capable de dire *je* en parlant de soi-même comme son Créateur et de s'adresser à son Dieu en employant le même *tu*.

La conclusion s'impose :

Ceci revient à dire qu'il n'y a proprement qu'un éducateur : Dieu. Ne recevant son autorité que de Dieu, l'éducateur manifeste qu'il n'est pas réellement éducateur. Il doit « répondre » de l'âme qui lui est confiée devant Dieu, qui la lui a confiée. Sa tâche est un élément de l'œuvre inaliénable de Dieu; elle est intégrée dans l'éducation que Dieu poursuit et elle se réfère à cette éducation divine. Sa dignité résulte de ce qu'il est un collaborateur. Il est d'ailleurs le premier bénéficiaire de la pédagogie d'un Dieu qui est aussi bien son éducateur que celui de l'enfant. Et c'est en apprenant cette vérité chaque jour dans sa propre vie qu'il devient un éducateur chrétien.

F. L.

Le Gérant : E. Aubin. — Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).